

Elle, pincés et dépendance

Éléonore Cannone

Elle, pincés et dépendance

L'ALTIPLANO

Texte révisé par Xavier Garnerin et Serge Bourdin

© L'ALTIPLANO, 2007
ISBN : 978-2-35346-000-7

www.laltiplano.fr

À tous ceux auxquels je pense quand j'éternue...

LIVRE I

*Avec Sarah, il ne faut jamais en faire trop.
C'est ce que j'appelle le syndrome du sans sauce.
À propos des sorties, à propos de l'argent,
à propos de l'amitié, à propos de la politique,
à propos de l'amour, Sarah n'assaisonne pas.
Son truc à elle, c'est la vie light. La passion
à l'aspartame. Les joies demi-écrémées.*

Ariel Kenig, *Camping Atlantic*

LES CHIPIRONS À L'ENCRE

Lorsque Jérôme rentra chez lui ce lundi soir à dix heures et demie, il déverrouilla sa porte blindée et fut rapidement intrigué par l'odeur familière qui régnait dans son appartement et transperçait déjà ses narines.

Il ne se demanda pas qui pouvait bien être, chez lui, en train de cuisiner alors que personne, absolument personne, ne possédait les clés de son appartement.

Il se demanda tout simplement ce que cette personne pouvait bien être en train de préparer.

Il huma l'odeur aguicheuse en se dirigeant vers la pièce dont elle semblait provenir – la cuisine tout bonnement – et entendit, au même instant, le son caractéristique d'une bouteille que l'on débouche.

Ses papilles se mirent aussitôt en alerte.

Il entra d'un pas assuré dans sa cuisine mais s'arrêta presque aussitôt. Il venait de la voir.

La première fois qu'elle lui apparut, Elle était de dos en train de cuisiner. Ses longs cheveux noirs et ondulés coulaient doucement sur son dos et sa jupe mettait en valeur des jambes qu'elle avait fort jolies... même de derrière.

Elle ne se retourna pas. Peut-être ne l'avait-elle pas entendu arriver, peut-être qu'elle s'en fichait.

– Bonsoir, dit Jérôme, soudain un peu désarçonné par la présence d'une si belle paire de jambes, totalement nues, dans sa cuisine.

– Bonsoir, Jérôme, lança-t-elle sans même se retourner pour lui faire face.

Là-dessus, Jérôme ne sut plus vraiment quoi dire.

Le trou noir. Le vide absolu.

À cette époque, Jérôme préférait encore les mots aux actes. Comme beaucoup, il avait peur du silence.

Pour remplir celui qui était sur le point de s'installer, et même s'il se sentit vraiment con après, il ne put donc s'empêcher, en reprenant sa respiration, d'ajouter rapidement de sa belle voix enrouée

d'ancien fumeur de cigarettes qui semblait sortie d'un vieux film en noir et blanc :

– Quelle odeur ! Qu'est-ce que vous nous préparez de bon ?

Il se sentit con parce que non seulement, ce n'est pas la première question qui aurait dû lui venir à la bouche alors qu'il découvrait un soir, en rentrant chez lui, après le boulot, une inconnue en train de faire la cuisine dans la sienne (de cuisine) mais aussi parce qu'il aurait bien aimé sortir une phrase flamboyante à cette étrangère au joli dos et au cul fort alléchant.

Malheureusement, Jérôme était souvent mal à l'aise avec les êtres humains (en général) et ceux de sexe féminin (en particulier), et plus encore lorsqu'il essayait de faire la conversation à de longues jambes, un dos aguicheur et un cul prometteur.

Et puis, pourquoi avait-il dit « nous » ? Oui, pourquoi ?

Pourtant, elle ne sembla pas du tout étonnée par sa question et elle lui répondit gaiement d'une voix *strangers-in-the-night* :

– Je te prépare ton plat préféré, des chipirons à l'encre.

Sur ce, elle se retourna et lui fit face.

Elle, pincés et dépendance

Elle le regardait avec des yeux extrêmement denses. Elle ne le quittait pas du regard.

Jamais personne n'avait regardé Jérôme avec autant d'intensité. Ce regard le transperçait. Soudain, les yeux s'électrifièrent d'un sourire.

Sur ce, Jérôme s'évanouit. Court-circuité.

L'AVANT-DERNIER RÊVE

Lorsqu'il s'éveilla, Jérôme était allongé dans son lit. Il n'ouvrit pas immédiatement les yeux.

– C'est quand même pas possible de faire des rêves pareils, se dit-il. Il faut que j'en parle à mon futur psy. Une inconnue en train de préparer des chipirons à l'encre dans ma cuisine. En plus, elle était vraiment canon.

En y pensant, une autre partie de son corps se réveilla. Mais alors qu'il se demandait s'il ne devrait pas rendre hommage au souvenir de cette superbe fille et profiter de ce rebondissement perpendiculaire avant de se lever, une odeur inattendue de café frais le poussa hors de son lit.

Imaginez que vous êtes nu dans votre lit, que vous allez vous faire du bien et qu'alors que vous êtes a priori seul chez vous, vous sentiez un délicieux et noir parfum vous chatouiller le nez.

Que faites-vous ? Eh bien, vous allez voir ce qui se passe dans votre cuisine.

Cette même cuisine, où, la veille au soir, soit dit en passant, vous avez aperçu une superbe jeune femme en train de vous préparer votre plat préféré. Comme vous venez juste de vous réveiller et que justement, vous n'avez pas encore bu de café, vous êtes hébété.

Jérôme se leva donc et se dirigea, hébété, vers la cuisine. Il traversa tout l'appartement, tout doucement, sur la pointe de ses grands pieds, en faisant le moins de bruit possible, pour se retrouver, seul, dans une cuisine propre comme un sou neuf, ce qui était déjà une hallucination. Une apparition. Presque une révélation.

Seulement, à la différence de tous les autres matins de tous les autres mois de toutes les autres années, quelqu'un avait disposé sur la table de la cuisine : une nappe à carreaux blancs et rouges, un pichet de café frais, du jus d'orange pressé, du beurre, de la confiture et des croissants.

Alors qu'il se dirigeait vers la chaise en face de laquelle étaient posés un bol et une assiette, il trouva un mot :

« Bonjour Jérôme,

J'espère que vous avez bien dormi. Comme vous vous êtes évanoui dans votre cuisine hier soir, j'ai préféré vous coucher dans votre lit et ne pas vous réveiller ce matin.

Passez une bonne journée.

À ce soir.

Elle. »

Jérôme entendit alors un bruit étrange. Des toasts venaient de s'envoler du grille-pain.

LE PETIT-DÉJEUNER

Donc elle s'appelait Elle.

Elle était passée de la veille au matin du tutoiement au vouvoiement ce qui était d'autant plus surprenant qu'elle n'avait pas hésité à le déshabiller avant de le mettre au lit.

À moins que...

Non, ça, il était sûr, voire absolument certain, voire totalement convaincu, qu'il s'en serait souvenu. Depuis le temps.

Pour résumer ce qu'il savait d'Elle : Elle semblait être un vrai cordon-bleu, Elle avait les clés de chez lui, Elle connaissait son plat préféré et Elle était d'essence divine.

Toutefois, il ne l'avait jamais vue avant qu'elle ne se matérialise dans sa cuisine.

Parce qu'une fille comme Elle, justement, il n'aurait jamais pu l'oublier.

Maintenant, bien sûr, il s'agissait de déguster sans trop se poser de questions cet effarant petit-déjeuner et de trouver une bonne excuse pour justifier son retard au boulot.

Il n'aurait qu'à dire la moitié de la vérité, à savoir qu'une cousine éloignée, qu'il n'avait pas vue depuis des années, venait de débarquer chez lui, à l'improviste.

En évitant toutefois de mentionner qu'il n'avait pas de cousine – ses parents étaient fils et fille uniques – et qu'une parfaite inconnue venait tout simplement d'emménager chez lui.

Emménager. Exactement.

Parce que, pendant que Jérôme réfléchissait et cherchait une idée de « bjdpr » (bobard-justificatif-de-retard-professionnel), il avait fini de manger son époustouffant petit-déjeuner et s'était dirigé vers la salle de bains pour se laver.

Eh bien, maintenant, sa salle de bains n'était plus sa salle de bains.

Plus du tout.

En l'espace d'une nuit, elle était devenue : leur salle de bains.

Elle y avait installé sa brosse à dents rose à pois verts, un nombre impressionnant et incalculable de crèmes qui pouvaient à la fois rehausser ses seins, aplatir son ventre, affiner ses jambes (on se demande pourquoi, elles avaient l'air parfaites, ses jambes) et tutti quanti.

Elle lui avait gentiment laissé une minuscule parcelle de libre afin qu'il puisse empiler son rasoir, son savon et son dentifrice et les quelques autres bricoles dont il se servait.

Rarement, il en convenait.

Mais le plus bizarre dans tout ça, ce n'était pas tellement la salle de bains. C'était le fait que Jérôme soit étrangement content.

On lui aurait raconté cette histoire, il y a encore une nuit, il aurait hurlé au cauchemar, à la perte d'indépendance, au je-suis-très-heureux-tout-seul, à la tentative d'encouplage manichéen, à la crise de conjugalisme aiguë et de marmottage intempestif.

Maintenant, plus du tout.

La seule chose qui le tracassait était de savoir ce qu'il allait bien pouvoir faire de productif aujourd'hui sachant qu'il n'arrivait plus à penser qu'à Elle.

Elle, pincés et dépendance

Il ne lui restait plus qu'à aller à son boulot et à essayer de faire passer le temps en attendant de la retrouver. Ce soir.

Car il en était sûr, Elle serait là. Ce soir.

LE SOIR DU JOUR DU PETIT-DÉJEUNER

Jérôme était rentré en avance de son boulot.
Exceptionnellement.

Jérôme avait toujours été un travailleur acharné et méthodique. Il faisait tout rapidement. Il mangeait, parlait, marchait et surtout bossait dans une perpétuelle urgence. Il ne perdait jamais son temps en d'inutiles bavardages, ne se dispersait jamais, ne rechignait jamais à la tâche. Il avait toujours vécu à côté de son présent qu'il ne voyait pas filer encore plus vite que lui.

Pourtant, il avait passé cette journée à essayer de se composer la figure d'un homme pressé et débordé alors qu'il n'avait pas écrit plus de deux lignes en tout et pour tout.

On était mardi et il était passé chez son marchand de vins, histoire d'acheter une bouteille de champagne. Il avait hésité entre une « au-cas-où » et une « dans-l'espoir-de » et s'était finalement décidé pour une « merci-pour-tout » moins exigeante.

Le marchand de vins était un personnage. Jérôme s'était toujours senti étrangement lié à cet homme. Mais, comme il ne savait pas pourquoi et qu'il avait appris depuis longtemps à fuir ses attirances irrationnelles, il se contentait de venir lui acheter une bouteille chaque vendredi, le seul jour de la semaine où il s'autorisait une soupape alcoolisée. Il louait un film, s'installait sur son canapé et s'endormait généralement tout habillé avant la fin... du film. Le lendemain matin, il avalait de l'aspirine et tout recommençait comme avant.

Le candide œnologue avait une belle allure, son crâne un peu dégarni et sa petite bedaine avouaient, bien malgré lui, qu'il n'était plus si jeune, mais ses yeux brillants, d'un bleu azur, en perpétuel mouvement et son éternel sourire lui donnaient un air canaille et enfantin. Il était le roi des clins d'œil et des cocktails-surprises. Un alchimiste de l'ivresse légère. Un poète, momentanément égaré dans un quartier où il était devenu,

à ses dépens, un « phénomène ». Les petits rires, les remarques narquoises et les airs supérieurs de la majorité de ses clients, qui venaient chez lui comme on visite un zoo, le laissaient indifférent. Il naviguait ailleurs, dans un monde à l'envers. Il n'avait pas conscience du regard des autres. L'étrange inventeur s'en foutait.

Sa petite boutique aux couleurs chatoyantes se détachait dans la rue de Jérôme comme un coin de ciel bleu un jour d'orage. Malgré sa fragilité apparente dans cet univers imposant et menaçant, elle attirait l'attention.

Le magicien de l'ivresse avait fait son clin d'œil habituel à Jérôme et pour une fois, Jérôme n'avait pas évité son regard, mais lui avait ouvertement souri en le regardant droit dans les yeux.

En sortant, il avait donné pour la première fois de sa vie une pièce au clochard qui faisait la manche comme tous les soirs au pied de son immeuble.

Son futur commençait bien.

Jérôme était en train de réapprendre à vivre et à aimer.

Il était en train de devenir moins con et tout ça parce qu'une inconnue avait débarqué sans préavis dans son appartement.

Jérôme ouvrit la porte, les oreilles aux aguets. Pour la première fois de sa petite vie, il espérait entendre un bruit, sentir une odeur, respirer une présence. Il rangea sa serviette en cuir dans l'entrée, accrocha son manteau à un cintre et avança doucement dans l'appartement. Il inspecta chaque pièce, chaque recoin. Personne. Tout était aussi vide et froid qu'à l'ordinaire. Résigné, il retourna dans le salon et s'assit sur son canapé. Il commençait à s'angoisser légèrement, ce qui était déjà un progrès pour un grand angoissé comme Jérôme.

– Et si Elle ne revenait pas ce soir ?

Bon, il faut reconnaître que ce ne fut ni la première ni la seule question que Jérôme se posa ce soir-là, il avait franchi l'étape de :

– Comment sera-t-elle habillée ?

en passant par :

– Est-ce qu'il reste des préservatifs non périmés dans la table de nuit ?

pour aboutir à :

– Et si j'avais rêvé !

Il se leva et inspecta à nouveau l'appartement. Il avait cherché Elle, mais il avait oublié un détail. La salle de bains. Leur salle de bains. La seule pièce à témoigner qu'il ne vivait plus seul. Car jamais, jamais, il n'aurait fait la folie d'acheter une brosse à dents rose à pois verts.

Donc maintenant, il en était à :

– Et si elle ne revenait pas ?

Parce qu'il avait très bien pu la dégoûter en s'évanouissant. Et puis, Elle avait peut-être été déçue.

Elle ne s'attendait peut-être pas à un pauvre type comme lui. Pas un type aussi transparent et engoncé dans ses tristes habitudes.

Voire, Elle pensait peut-être connaître un Jérôme qui avait le même prénom et le même plat préféré que lui mais qui n'était pas lui. Jérôme.

Une banale histoire de petites coïncidences sournoises.

À trente ans et quelques poussières, Jérôme méconnaissait toujours les règles du jeu. Tout s'était passé trop vite, sans qu'il ait su ni trouver le mode d'emploi ni apprendre le vocabulaire. Pris au piège des décisions que d'autres avaient prises pour lui, il regardait l'ombre de sa vie passer à côté de lui.

Il était incapable de laisser la parole à ses sentiments. Comme si le fait de les laisser s'évader de leur prison dorée risquait de le mettre en danger. Sans retour en arrière. Sans porte de sortie.

Plus il y pensait, plus il doutait. Cette fille s'était trompée. C'était clair. Trop beau pour être vrai. Trop belle pour être vraie.

Sept heures du soir.

Elle n'était toujours pas là.

Elle avait donc dû se rendre compte qu'il n'était pas le bon Jérôme et maintenant elle attendait qu'il s'endorme pour venir en douce reprendre ses affaires.

Pendant que ses idées se retournaient dans sa tête trop pleine, Jérôme, lui, retourna dans le salon. Il retira sa cravate et la plia respectueusement. Puis, écoutant pour la première fois ses envies bordéliques, il la reprit, la roula en boule et la lança sur le parquet. Il fit de même avec ses chaussures et ses chaussettes. Dans un sursaut, il retira également sa veste gris anthracite et la jeta au-dessus du canapé. Il commençait à se sentir mieux. Il hésita quelques secondes, mais décida d'en rester là. Pour l'instant.

Jérôme s'allongea sur le canapé dans une posture trop travaillée pour créer l'illusion de la désinvolture, avala rapidement un verre et se servit sa doublure dans la foulée, laissant ses angoisses se faner.

Et puis, il se mit à relire le mot qu'elle lui avait laissé le matin même sur sa chaise de petit-déjeuner.

Personne n'aurait écrit un mot pareil s'il n'avait pas eu un peu envie de le revoir. Ne serait-ce que l'ombre d'un microdésir. Elle avait écrit « à ce

soir » pas « à demain », ni « au revoir », ni même « adieu ».

Et puis, elle avait signé « Elle ». Aurait-il pu s'agir d'une autre Elle ? Il ne connaissait pas beaucoup d'elles, cela ne pouvait donc être qu'Elle.

Elle est un prénom bizarre que l'on ne trouve dans aucun calendrier, dans aucune région, dans aucun pays. En plus, ce prénom possède le désavantage d'être également un pronom personnel.

Or, elle s'appelait Elle.

Les parents d'Elle avaient toujours eu très peu d'imagination en matière de prénoms. Le jour de sa naissance, ils avaient dit : « Tiens, c'est elle » et avaient tout aussi naturellement décidé de l'appeler « Elle ».

Le problème avec les parents d'Elle, c'est qu'ils n'avaient pas eu beaucoup plus d'imagination pour leurs autres enfants. Si bien que les sœurs d'Elle se prénommaient également « Elle » et que ses frères s'appelaient « Il » ce qui compliquait parfois les déjeuners dominicaux.

Or, en matière de repas, la famille d'Elle était très conservatrice.

Elle avait une famille nombreuse constituée de deux parents particulièrement originaux, de quatre sœurs et huit frères.

Elle s'entendait d'ailleurs un peu plus intimement avec sa sœur cadette Elle (pilote de montgolfières) et son frère aîné Il (maquilleur de poupées).

Chaque membre de la famille d'Elle disposait d'un **super-pouvoir dont l'intérêt n'était pas particulièrement évident** mais qui pouvait se révéler quand même utile. Parfois.

La règle veut que ce soit les parents qui décident des super-pouvoirs de leurs enfants. Les parents d'Elle **avaient vraiment fait des efforts incommensurables** pour trouver treize super-pouvoirs originaux pour leurs enfants et c'est peut-être ce qui avait épuisé le restant de leur imagination lorsqu'ils avaient dû, par la suite, leur trouver treize prénoms.

Elle avait eu de la chance car, bizarrement, elle avait tout d'abord hérité du pouvoir d'allonger et de raccourcir ses cheveux, et de changer leur couleur à volonté.

En raison de l'inutilité flagrante de ce pouvoir, elle avait bénéficié d'un second pouvoir, celui de pouvoir être où elle le voulait dès qu'elle le voulait.

Il lui suffisait de penser intensément à quelqu'un, d'avoir envie de le voir, pour se retrouver à ses côtés en moins d'une seconde.

Enfant, Elle jouait avec ses frères et sœurs (chacun utilisant tour à tour son super-pouvoir), changeait, plusieurs fois par jour, la couleur et la longueur de ses cheveux, rêvait, lisait, discutait de tout et surtout de rien, aimait ses parents et ses frères et sœurs.

Jérôme en était à son quatrième verre de vin et commençait à être un peu, beaucoup, passionnément... bourré. Il sourit à nouveau, tout seul, affalé dans son canapé. Deux sourires en moins d'une heure. Exceptionnel.

Parce qu'il en était au quatrième, il n'entendit ni la clé tourner dans la serrure ni s'ouvrir la porte d'entrée.

Elle faisait un peu exprès de ne pas faire de bruit. Sur le pas de la porte, Elle avait retiré son bonnet à pompons, son manteau à plumes, ses chaussures roses trop pointues et les avait posés en équilibre précaire sur la serviette noire. Tout en marchant le plus doucement possible, elle s'était dirigée vers le canapé et avait mis ses mains sur les yeux de Jérôme.

Un léger parfum sucré flotta un instant dans l'air.

– Elle ? murmura-t-il.

Il aurait pu aussi bien sursauter, mais l'alcool avait annihilé tous ses réflexes. Enfin, presque tous.

Parce que la douceur des mains d'Elle sur ses yeux et l'odeur amande de sa peau réveillèrent un ultime réflexe.

– Oui, lui chuchota-t-elle à l'oreille avant de l'embrasser dans le cou.

Là-dessus, elle sauta par-dessus le canapé pour atterrir à ses côtés. Pourtant, Elle, comme Jérôme n'avait jamais été très attirée par le sport – sauf un, qui n'en est pas vraiment un. Mais sa souplesse et l'harmonie naturelle de ses mouvements lui permettaient parfois de réaliser de véritables figures de style.

Jérôme n'en revenait pas.

Elle était encore plus belle que la veille. Elle portait une minijupe rose bonbon, qui permettait d'apercevoir ses jambes, magnifiques, donc, étourdissantes.

Elle avait assorti sa jupe d'un petit haut moulant vert qui mettait en valeur une poitrine tout ce qu'il y avait de généreuse.

Une poitrine à portée de mains. Des siennes.

Jérôme continua à remonter ainsi, lentement, des jambes aux seins et des seins au visage. Son visage était absolument parfait, enfin, parfait selon ses critères, et il lui souriait.

Ses yeux pétillaient. Le caressaient.

Il aurait presque eu l'impression – si cela n'avait

pas fait maintenant un peu plus de trente ans qu'il vivait seul avec son pire ennemi, lui-même, et qu'il était obligé de se parler et de s'écouter toute la journée et qu'il n'en pouvait vraiment plus – qu'il ne lui était pas totalement indifférent.

Alors qu'il se demandait si Elle éprouvait quelque chose pour lui, elle retira son haut vert, découvrant deux seins magnifiquement pulpeux, se rapprocha de lui et dit en le regardant attentivement, avec des promesses sensuelles dans l'intonation :

– J'ai envie. Pas toi ?

Là-dessus, Jérôme ne se demanda plus s'il lui plaisait car pour l'instant peu lui importait.

Il en oublia totalement sa table de nuit et son contenu protecteur.

Comme tout le reste. Du même coup.

Il commença à vivre cette nouvelle vie comme si elle était réelle.

Le bouchon du « merci-pour-tout » sauta. Jérôme aussi. Sur Elle.

LA NUIT DU SOIR D'APRÈS
LE PREMIER PETIT-DÉJEUNER
OU LA NUIT DU SOIR D'AVANT
LE DEUXIÈME PETIT-DÉJEUNER

Jérôme se réveilla sur le canapé. Il avait dû s'endormir.

Cela faisait tellement longtemps. Il n'avait pas vraiment été à la hauteur, ou en tout cas, pas à celle d'Elle et de son corps.

Entre l'excitation, l'alcool et la fatigue, il s'était assoupi.

Il se leva tout doucement, toujours maigre, nouvellement courbaturé, et chercha Elle des yeux. Il allait juste commencer à s'inquiéter quand il aperçut ses vêtements en boule au pied du canapé.

Il décida donc très naturellement de finir sa nuit ou plutôt de commencer sa journée dans son lit, c'est-à-dire de commencer sa journée avec Elle.

Bien plus tard, alors que la journée qu'il passait endormi à côté d'Elle était déjà bien entamée, Elle se réveilla et comprit qu'il était temps.

Elle se dirigea doucement vers le bureau de Jérôme. Elle cherchait le numéro de téléphone de son patron et le trouva en moins d'une seconde. En maniaque de l'ordre et du travail, Jérôme gardait toujours un dossier soigneusement classé, bien en vue, sur son bureau. Toujours prêt. À bosser.

Elle chercha sur la table de nuit le téléphone lilliputien gris métallisé que Jérôme gardait toujours à ses côtés. Elle finit par le trouver oublié à lui-même dans le salon. Abandon téléphonique. Elle sourit et composa le numéro :

– Bonjour, pourrais-je parler à M^e Seriamente, s'il vous plaît ?

– Bonjour. M^e Seriamente est actuellement en réunion. Puis-je prendre un message ? répondit une petite voix fluette.

– C'est personnel. J'aurais préféré lui parler directement.

– Oui, bien sûr... Je comprends, reprit la voix hésitante, mais, comme je viens de vous le dire, il m'a dit de dire qu'il était en réunion.

– Il est en réunion ou il vous a dit de dire qu'il était en réunion ? insista Elle.

– Heu... C'est-à-dire, je suis nouvelle, je viens

de commencer ce matin, commença à trembler la petite voix, et...

– Oui ? aida doucement Elle.

– ... il n'est pas vraiment en réunion, mais...

La voix troublée n'eut pas le temps de finir sa phrase car une autre voix, grave et tonitruante, au souffle agressif de Montecristo fraîchement fumé hurla :

– Incapable de répondre au téléphone. Une fatalité. On m'a encore refile une abruti incapable de répondre correctement au téléphone. Un sous-répondeur avec deux neurones qui se battent en duel. Bon, passez-moi ce coup de fil et allez immédiatement faire un tour à la direction des ressources humaines, pour voir s'ils ont un poste pour décérébrée. J'ai autre chose à foutre de mes journées que de gérer des handicapés mentaux.

M^e Seriamente venait de décrocher l'objet en forme de brosse à cheveux qui trônait sur son bureau :

– Allô ! hurla-t-il à l'oreille d'Elle.

– Maître Seriamente ?

– Qui d'autre ? répondit-il d'un ton rogue.

Cette voix déplut à Elle au premier coup d'oreille, mais Elle prit son courage à une voix et reprit, déterminée :

– Oui. Évidemment. Je vous téléphone de la part de Jérôme.

– Jérôme ?

– Oui, votre collaborateur.

– ...

– Vous avez bien un collaborateur qui se prénomme Jérôme ?

– Si peu. Bon, Jérôme. Quel est le problème, madame ? aboya-t-il.

– Mademoiselle !

– Mademoiselle, que puis-je faire pour vous ? dit-il en détachant lourdement les syllabes, d'un ton moqueur. On va pas y passer la journée. Vous avez peut-être du temps à perdre, mais tout le monde n'a pas cette chance.

– Je suis la cousine de Jérôme.

– Mouais..., répondit-il tout en continuant à taper frénétiquement sur son ordinateur.

– Je voulais juste vous prévenir que Jérôme est malade et que le médecin lui a fait un arrêt de travail d'une semaine.

Le bruit de frappe s'arrêta soudainement.

– Quoi ? hurla M^e Seriamente. Vous vous foutez de ma gueule. Avec le travail qu'on doit abattre, il y en a encore qui trouve le moyen de...

Elle le coupa aussitôt pour ajouter :

– Certes, il est contagieux, mais si vous le souhaitez, il peut quand même venir travailler. C'était d'ailleurs son souhait le plus cher, c'est

pourquoi j'ai préféré vous téléphoner avant. Pour avoir votre avis, ajouta-t-elle, en se demandant si elle n'en faisait pas un peu trop.

– Hum...

– Monsieur ?

– ...

Silence en bout de ligne. Elle entendit quelques toussotements hésitants à l'arrière-plan. Puis, plus rien.

– Maître ?

– ...

– Allô ?

Le patron de Jérôme avait raccroché. Elle sourit et ne jugea pas utile de le rappeler. Tout était dit. Il savait. Il n'avait pas cru bon d'argumenter. Parfait !

Peut-être était-il surpris que le Jérôme célibataire endurci qu'il croyait connaître vive avec une fille et que cette fille connaisse son numéro de téléphone.

Peut-être s'était-il dit que cette histoire de cousine, fraîchement débarquée d'on ne savait où, n'était pas seulement un « bjdrrp ». Cet employé servile, habituellement corvéable à merci, « assis, couché, c'est bien, su-sucre », devait bel et bien avoir une cousine même si sa fiche de famille indiquait noir sur blanc que ses parents étaient tous deux légitimement enfants uniques.

Elle, pincés et dépendance

Peut-être parce qu'Elle lui avait dit que Jérôme était contagieux et que le patron de Jérôme était un hypocondriaque désavoué.

Lorsqu'elle eut raccroché à son tour, Elle n'avait plus aucune envie de retrouver leur lit.

Et comme Jérôme dormait profondément, elle n'avait pas non plus envie de le ranimer. Même par voie buccale.

Sans faire de bruit, Elle se dirigea donc vers le salon. Reprit ses vêtements là où elle les avait posés la veille au soir.

S'habilla sans se laver.

Prit une cigarette dans son sac, fit du café et s'installa avec sa cigarette, sa tasse, son crayon et son bloc-notes à la table de la cuisine.

UNE PIÈCE IDÉALE

Elle avait toujours adoré les cuisines. Toutes les cuisines. Certaines personnes adorent les chambres parce qu'elles aiment y dormir. D'autres adorent les salons pour regarder la télévision, lire ou recevoir des amis. Et d'autres encore, comme Jérôme, survivaient dans chaque pièce, sans avoir jamais pensé qu'on puisse en adorer une.

Elle adorait les cuisines.

Elle adorait cuisiner dans une cuisine. Ce qui n'est pas très surprenant.

Mais Elle adorait également lire, travailler, téléphoner et surtout faire l'amour dans une cuisine.

Elle était belle. Charmante. Vive. Sensible. Marrant. Et douce. Une héroïne. À l'état pur.

Elle aurait pu être excessivement intelligente, surdiplômée et très cultivée.

Mais Elle s'en foutait.

Sa principale activité avait toujours été de rêver, de s'amuser, d'avoir des amis et de vivre ses amours.

Elle n'avait pas de temps à perdre avec ces conneries. Et tant mieux pour Elle.

Elle aimait en vrac : le rose et le vert, le sucre sous toutes ses formes et notamment celles des tomates, les petites cuillères, les singes en général (en particulier, pas toujours), les histoires drôles et tristes, les expressions idiomatiques d'autres pays traduites littéralement comme « il pleut des chats et des chiens » ou « j'ai un ver dans l'oreille » et les expressions québécoises comme « tire-toi une bûche » ou « chus-tu obligé de fesser dans' porte pour que tu m'ouvres? ».

Et beaucoup d'autres choses, parce qu'Elle avait toujours beaucoup aimé, en général et en particulier.

Donc Elle était installée dans sa pièce favorite et elle écrivait le début de sa thèse sur son bloc-notes.

Elle écrivait une thèse ou, plus précisément, une étude.

Elle aurait très bien pu étudier les guerres napoléoniennes en Pologne. Mais non.

Donc Elle écrivait une étude. Pas sur les guerres napoléoniennes en Pologne.

Sur les crabes.

Pas ces grands crustacés décapodes au corps arrondi armés de puissantes pinces mais cette race particulière de sans-cœur, déguisés en êtres humains, qui leur ressemblent beaucoup et qui expliquent à tous ceux qui s'en foutent que « quand on veut, on peut ».

Les crabes sont des êtres auxquels Elle ne voudrait surtout jamais goûter.

Elle ne les comprend pas.

Même si parfois, elle aurait bien aimé.

Pour pouvoir les éviter.

Elle avait donc décidé, parce qu'elle ne pouvait pas les éviter, de les étudier afin de les comprendre. Et de les éviter. Après.

Elle avait connu autrefois (littérairement, pas bibliquement), un personnage qui était professeur en sciences, spécialisé dans les espèces marines et elle avait écrit son étude en son nom.

Elle était une fille assez mystérieuse et elle entendait le rester.

Mystérieuse.

Et inconnue aussi.

Elle, pincés et dépendance

Quasiment transparente.

Elle était donc assise dans la cuisine et commença à rédiger son étude sur les crabes, inspirée par son café-cigarette.

DÉBUT DE L'ÉTUDE D'ELLE SUR LES CRABES

Introduction

Cette étude a pour but non pas de comprendre les crabes, mais de pouvoir les reconnaître et de clarifier certains de leurs modes de fonctionnement.

De nombreux points restent encore à éclaircir, comme leur mue (notamment pendant le week-end) et l'existence de plusieurs familles de crabes reconnaissables à leur carapace (la famille des *Deauvillidae* se reconnaissant, par exemple, au port systématique de chemises ornées d'un petit golfeur ou d'un petit crocodile).

Section 1 – Caractéristiques générales

La difficulté pour réaliser une telle étude tient au fait que les crabes vivent collés les uns aux autres. Il est donc difficile de s'approcher d'un crabe pour l'étudier sans que certains de ses congénères ne viennent tout de suite le rejoindre.

Les crabes n'ont pour autant aucun besoin d'être ensemble : ils ont juste (parfois) besoin de se rassurer.

Mais un crabe n'est un crabe qu'entouré de ses semblables. En effet, la pire chose qui pourrait arriver à un crabe serait d'être ignoré de ses pairs.

Le crabe se veut visible.

Une des principales caractéristiques des crabes est qu'ils ne s'amusent jamais.

Une hypothèse aurait été que ces décapodes ne disposent pas de certains muscles et notamment du grand zygomatique. Toutefois, une observation approfondie a permis de surprendre, un jour, un crabe en train de sourire (contraction musculaire). La poursuite de cette étude a également permis d'établir que ce crabe regardait alors son compte en banque. Parfois, certains crabes sourient également lorsqu'ils ont la chance de tomber sur leur reflet dans le miroir. Mais attention ! L'expres-

sion est fugace et passe si rapidement que cette question est restée en suspens jusqu'à l'apparition des radio-isotopes qui ont permis à certains chercheurs de surprendre un sourire.

Les crabes sont des chefs. Toutefois, ils ne travaillent pas tous en tant que chefs. Ce serait bien trop simple. Seulement, né pour dominer, tout crabe aspire bien évidemment à devenir un jour le chef des crabes.

Le crabe aime follement le pouvoir. En abuser est une de ses principales sources de satisfaction. Il ne saurait toutefois être trop rapidement déduit qu'une telle activité les amuse car, comme expliqué précédemment, les crabes ne s'amuse jamais. Ils n'ont pas de temps à perdre. En revanche, l'abus de pouvoir les satisfait. Quelques minutes seulement : les crabes n'ont pas que ça à faire non plus.

Section 2 – Milieu de vie et adaptation

Les crabes résident dans des quartiers financièrement délimités, où demeurent également les autres crabes.

C'est rassurant.

Les crabes ne savent jamais où habiter. Ils passent trop peu de temps chez eux et dans les rues pour avoir un avis là-dessus.

Heureusement, ils sont sûrs d'une chose (entre autres, car les crabes sont sûrs de beaucoup de choses) : si les autres crabes y habitent, c'est qu'ils doivent eux aussi s'y établir. Ainsi, il existe dans la plupart des grandes métropoles des viviers. Ces viviers se sont d'ailleurs adaptés à leur présence : l'apparence y a été érigée en chef-d'œuvre.

Parfois, les crabes sont obligés (pour des raisons exclusivement professionnelles) de se déplacer. De travers.

Les crabes sont des êtres casaniers qui n'aiment pas aller à l'étranger (c'est-à-dire à plus de 500 mètres de chez eux). Toutefois, dans la mesure où ils apprécient de pouvoir glisser dans leur conversation quelques propos sur leurs voyages – ils se rêvent internationaux –, il leur arrive de s'en aller au loin. Ils font alors bien attention à :

- rester entre eux et à ne pas se mélanger avec les autres espèces ;

- partir à plusieurs (pour pouvoir parler de leur travail, de leur carrière, de leurs études et de leur argent) ;

- ne pas visiter les endroits où ils vont (activité non rentable) ; et

- ne rien acheter sur place (ils ne sont pas en vacances!).

Section 3 – Mouvement et perception

Les crabes se consacrent à une activité qui rapporte. Pour eux, la vie est en effet divisée entre les activités qui rapportent et les activités qui ne rapportent rien et dont ils ne comprennent pas l'utilité.

Il a été scientifiquement établi que leur activité doit leur rapporter de l'argent, des relations ou du pouvoir. En effet, certains néophytes pourraient imaginer que leurs occupations pourraient rapporter de la joie, de la douceur, des sourires, ou pire, avoir un objectif altruiste.

Un tel manque d'**esprit d'entreprise et de réalisme** choquerait plus d'un crabe. Toutefois, cela confirme ce qu'ils ont toujours pensé : seuls les crabes sont intelligents.

Une preuve ? Ils sont riches.

Que peut-on répondre à cela ? Rien !

Les crabes, eux, ont un avis définitif sur tout. Les crabes savent. Les autres doutent. Eux ne doutent jamais. C'est normal. Ils savent tout. Les crabes ne demandent jamais de conseils, ils en donnent. Parfois gratuitement mais c'est rare. S'ils n'ont rien à y gagner, ils n'en voient pas vraiment l'intérêt.

Les crabes ne sont pas stupides : chaque goutte de leur salive doit leur rapporter quelque chose.

Section 4 – Accouplement et reproduction

Les crabes vivent souvent en couple. Rien n'est plus rassurant pour un crabe que de respecter les règles séculairement établies par la société.

Les crabes se marient, font des enfants, divorcent, se remarient, font des enfants et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Car, même s'ils en sont persuadés, ils ne sont pas immortels.

Le conjoint du crabe a un rôle à jouer dans la vie de son partenaire contractuel. Il ne s'agit pas non plus d'être là juste pour la beauté du geste.

Tout doit servir à quelque chose. Cela s'appelle le culte de l'efficacité. Les crabes en sont les porte-parole.

Comme toute chose, leur mariage se doit donc d'être efficace. Ainsi, le conjoint du crabe a pour fonction de prouver que son alter ego arthropode est riche (rôle de porte-marques souvent confié au conjoint), séduisant car la beauté est extérieure (l'intérieur, on s'en fout) et plus intelligent que les autres (crustacés ou non).

Le conjoint a une mission essentielle : rendre ses congénères envieux.

Est-ce qu'ils s'aiment? **Non.** L'amour ne rapporte rien. Est-ce que le mariage rapporte? Oui.

L'analyse des particularités copulatives des crabes est un sujet différent. La reproduction passe par le mariage. Pour le sexe, les possibilités sont illimitées.

Le crabe se trouvant par essence séduisant, il cherche à profiter de cet avantage. Étant plus ouvert d'esprit (ce qui reste relatif) dans ce domaine, non seulement les crabes ne font pas l'amour qu'entre eux, mais ils comptent.

En effet, une partie du cerveau du crabe comprend une calculatrice¹, également qualifiée de « tableau de chasse ».

Parfois, lorsqu'il fait l'amour, le crabe se regarde dans la glace.

En général, les crabes pensent qu'ils sont doués au lit. Enfin, disons qu'ils pensent, en général, qu'ils sont doués et donc notamment au lit. Par conséquent, ces grands crustacés pensent également que tout le monde désire secrètement coucher avec eux.

Tout sexe et toute préférence sexuelle confondus.

1. Résultat confirmé après plusieurs dissections de crabes effectuées devant témoins à l'hôpital américain de Neuilly.

Section 5 – Intégration

Les crabes travaillent beaucoup. Lorsqu'ils ne travaillent pas (ce qui est extrêmement rare) ils parlent de leur travail ou développent leur réseau. L'amitié comme l'amour ne servent à rien. Pire, ils desservent car ils perturbent et font dépenser stupidement un argent chèrement gagné. Pourquoi? Pour rien du tout. De mauvais investissements. Les crabes n'en font jamais.

Pour les crabes, les relations sont une chose merveilleuse. De magnifiques perspectives d'associations à but exclusivement lucratif.

Un crabe qui vient de se faire une nouvelle relation sourit. Mouvement léger mais exceptionnel (voir section I) de ses yeux et de ses pinces. Si vous voulez tenter une telle expérience et voir un crabe sourire, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie, il faut lui présenter quelqu'un. Mais pas n'importe qui. Quelqu'un qui peut rapporter. Enfin, quelqu'un qui peut lui rapporter. Quelque chose.

En effet, surtout, surtout, faites bien attention de ne pas donner au crabe l'impression de mieux connaître cette personne que lui. Dans ce cas, c'est votre relation et non la sienne, et le crabe ne va quand même pas être content pour vous.

Les autres ?

Soit le crabe les considère comme inférieurs et ils ne sont rien, ou, au mieux, des outils. Interchangeables.

Soit il les considère comme supérieurs (rarement) et dans cette hypothèse, il cherche à les éliminer ou, à défaut, à les servir.

Enfin, il considère ses semblables comme des crabes, c'est-à-dire des gens indignes de confiance avec qui il cherche toutefois à conserver des contacts à toutes fins utiles.

Comment les crabes font-ils pour se faire des relations ?

Section 6 – Modes de communication

a – Milieu de rencontres

La majorité des crabes jouent au golf. Pourquoi ? Parce que cela leur permet de se rencontrer sans perdre inutilement du temps à se chercher.

Il convient toutefois de préciser que :

– si de nombreux crabes jouent au golf, tous les joueurs de golf ne sont pas des crabes. Il y a aussi des gens qui aiment jouer au golf. Aimer étant un des verbes du premier groupe que les crabes ne connaissent pas, par conséquent les gens qui *aiment* le golf ne sont pas des crabes ;

– les crabes ne jouent pas au golf n'importe où. D'ailleurs, en règle générale, ils ne font rien « n'importe où ». Ni dormir, ni manger, ni baiser. Tous les verbes du premier groupe (sauf exception, comme le verbe aimer) vivent donc dans le luxe avec les crabes ;

– les crabes profitent du golf pour se faire des relations. Ils parlent de leur travail, de leur carrière, de leur efficacité et de leur argent avec d'autres crabes qui leur parlent de leur travail, de leur carrière, de leur efficacité et de leur argent, puis ils échangent leurs numéros de téléphone (comme ils ont beaucoup de téléphones, les parties de golf s'avèrent très longues).

Cependant, tous les crabes ne jouent pas au golf. Il existe, en effet, une petite famille de crabes, les *Heritacirinus particulus*, qui n'a pas besoin de se faire des relations. Ces crabes sont tombés dedans quand ils étaient petits.

Cette catégorie de crabes est assez limitée et en voie de disparition².

2. « Ces crabes sont en danger. En effet, cette race de crabes est en voie d'extinction et va s'éteindre si les facteurs de risques (diminution des héritages, mariages socialement inefficaces, descendance limitée et désavouée...) ne sont pas rapidement éliminés. L'équilibre social pourrait s'en trouver définitivement bouleversé. » *La Seconde financière*, 9 juin 2004.

Que font les crabes qui ne jouent pas au golf? C'est très simple, ils vont à la chasse. Ils ont la chance (ou la malchance) d'avoir une propriété (le terme de maison n'existant pas dans leur vocabulaire – voir point b) sur le terrain de laquelle ils peuvent chasser.

Ces crabes, amoureux de la nature embusquée, adorent chasser. Cela répond à leur désir insatiable de domination et ils trouvent ça, quand même, très amusant de tuer. Des animaux.

Ainsi, certains crabes s'amuse... à tuer. Cela les repose un peu, ne leur coûte pas cher et c'est... légal.

b – Langage

Les crabes parlent le crabe. C'est une langue qui ressemble beaucoup à la nôtre mais dont certains mots et certaines expressions sont absents tandis que d'autres nous sont a priori inconnus.

Certains mots (comme indiqué précédemment) ont été bannis de leur vocabulaire : tous les mots relatifs à des thèmes comme l'amour, la joie, les loisirs, le repos (à l'exception du « repos bien mérité ») ou le don (à l'exception de ceux qui sont « déductibles »).

Chez les crabes, certains mots sont très difficiles à prononcer, même s'ils font partie de leur

vocabulaire. Ils s'en servent parcimonieusement. Par exemple, des mots comme « bonjour », « merci », « de rien », « je suis désolé » (cette étude porte sur plusieurs centaines de spécimens et cette phrase n'a été entendue qu'une seule fois en cinq ans) ou « ça va mieux? ».

Ces mots sont remplacés par d'autres termes. Le mot « maison » est remplacé par le mot « propriété » (à la campagne) ou « hôtel » (particulier) ou « loft » ou « appartement de grand standing » (à la ville) ; le mot « automobile » est remplacé par « BM », « Mercedes » ou « Jaguar » chez les crabes pères de famille, par « Porsche », « Ferrari » ou plus usuellement « voiture de course » chez les jeunes crabes célibataires (encore mais plus pour longtemps) et par « taxis club affaires G7 » pour tous.

Certains mots sont utilisés indéfiniment. Les crabes « gèrent », « comptent », « investissent » et « possèdent » à profusion.

Enfin, certaines expressions, à consonance américaine pour la plupart (car tout crabe qui se respecte parle anglais), n'existent qu'en crabe. Il s'agit de termes comme « *billing hours* », « *brainstorming* », « *time sheet* », « *overbooked* » ou « *place to be* »...

Section 7 – Nutrition

L'alimentation des crabes est un sujet complexe. Beaucoup plus complexe que le sexe. Les crabes ont des idées très précises sur ce sujet.

Ils ne peuvent manger que des choses chères, même si elles ne sont pas à leur goût. D'ailleurs, il n'est toujours pas possible de déterminer si les crabes sont pourvus ou non de facultés gustatives.

Ces mets doivent être reconnaissables entre tous. La pire des choses serait de dépenser beaucoup sans que les autres s'en rendent compte, c'est-à-dire pour rien.

Les crabes ne mangent pratiquement jamais de desserts et ont du mal à déjeuner ou à dîner avec des personnes qui auraient l'idée saugrenue et vulgaire d'en faire leur principale alimentation. Si cette particularité alimentaire est étonnante, une analyse plus approfondie a permis de constater que les desserts avaient deux défauts majeurs : ils ne sont pas très chers et font sourire les enfants.

Pour ce qui est communément qualifié de nourriture spirituelle, ces arthropodes des eaux continentales sont particulièrement friands de :

- domination ;
- argent ;

Elle, pincés et dépendance

- vanité ; et
- humiliation (des autres).

C'est à peu près tout.

Mais cela les occupe à plein-temps si bien
qu'ils...

RÉSURRECTION GUSTATIVE

Elle était dans la cuisine et écrivait. Lorsqu'elle eut subitement faim.

De desserts et de Jérôme. De Jérôme et de desserts.

Elle s'arrêta aussitôt et posa son stylo.

Comme s'il l'avait entendue depuis son rêve, Jérôme se réveilla au même instant et parce qu'il ne la trouva pas allongée à ses côtés dans le lit, se dirigea instinctivement vers la cuisine.

Tout en marchant, il essaya de remettre de l'ordre dans sa chevelure, qui, depuis l'arrivée d'Elle, prenait de plus en plus de liberté. En vain.

– J'ai une faim de loup, lui dit-il en arrivant dans la cuisine.

Il aurait pu aussi bien lui dire « bonjour » ou « tu es ravissante » ou « je t'aime ». Trois choses qu'il pensa très très fort en franchissant le seuil et en la regardant. Seulement, Jérôme n'était pas encore prêt à rendre sa liberté à sa spontanéité et sa faim était bien trop forte.

Il était midi et cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'il n'avait rien avalé.

En plus, il avait fait beaucoup de sport. Le retour inattendu du plaisir avait réveillé d'autres de ses sens. Son ventre parla donc à sa place et dit seulement :

– J'ai une faim de loup.

Cela tombait bien parce qu'Elle avait une faim d'hippopotame.

Jérôme et Elle se sourirent et d'un commun accord, se précipitèrent vers les placards et le frigo de la cuisine et disposèrent sur la table :

Des olives, des anchois, des sardines, du thon, du pain, du beurre, de la confiture, des petits pois, du gâteau au chocolat, des biscuits au beurre, des fraises, des melons, des citrons, des panais, des tomates séchées, des tomates cuites, des tomates fraîches, des aubergines, des poivrons rouges, verts et jaunes, de la tourte de poulet, des rillettes de canard, du chocolat fondu, de la barbe à papa en pot, des courgettes à l'ail, des céréales, du

lait, du café, du maïs, des brocolis, des épinards, de la crème fraîche, du sucre en poudre et en morceaux...

Elle ne sortait que les plats sucrés et les tomates. Car Elle mangeait essentiellement du sucre, sous des formes diverses. Au contraire, Jérôme était un grand amateur de sel, si bien que lui sortait tous les plats salés.

De plus, Elle avait fait les courses.

(Jérôme n'a pas le temps. Jamais. Et donc certainement pas celui de faire des courses.

Jérôme travaille tout le temps – ou disons plutôt qu'il travaillait tout le temps avant de connaître Elle – et quand on travaille tout le temps, on n'a plus le temps.

Jérôme n'avait donc pas le temps... De flâner. D'aimer. De lire. De faire la sieste. De jouir. De rêver.

Il avait tout juste le temps... De manger. De dormir. De se laver.

Et puis, sinon, de travailler, travailler et travailler...

Alors les courses...

Avant Elle, l'alimentation de Jérôme se répartissait entre les déjeuners d'affaires et les pizzas minutes.

Un esprit malsain dans un corps idem.)

LIVRE II

*Ça va se construire ? Une charpente d'illusions
sur les fondations du doute, les murs
de la métaphysique, le mobilier périssable
des convictions, le tapis volant des sentiments ? [...]*

*Ça va manger, ça va boire, ça va fumer,
ça va penser, ça va aimer, et puis ça va décider
de manger mieux, de boire moins, de ne plus fumer,
d'éviter les idées, de reléguer le sentiment.*

*Ça va devenir réaliste. Ça va conseiller
ses propres enfants. Ça va tout de même y croire
un peu pour eux. Et puis ça n'y croira plus.*

Daniel Pennac, *La Petite Marchande de prose*

LE TOURBILLON DE LA VIE

Après qu'ils eurent bien mangé sans avoir échangé un seul mot c'est-à-dire après qu'Elle eut goulûment dévoré : du pain, du beurre, de la confiture, du gâteau au chocolat, des biscuits au beurre, des fraises, des melons, des citrons, des tomates séchées, des tomates cuites, des tomates fraîches, du chocolat fondu, de la barbe à papa, des céréales, du lait, du café, du maïs, de la crème fraîche, du sucre en poudre et en morceaux...

Et que Jérôme eut englouti : des olives, des anchois, des sardines, du thon, du pain, du beurre, des petits pois, des panais, des tomates séchées (pour faire plaisir à Elle parce que sinon Jérôme, les fruits déguisés en légumes...), des aubergines, des poivrons rouges, verts et jaunes, de la tourte

de poulet, des rillettes de canard, des courgettes à l'ail, du lait, du café, du maïs, des brocolis, des épinards, de la crème fraîche...

Jérôme et Elle se regardèrent en souriant.

Repus.

Il était clair maintenant qu'ils avaient tous les deux faim d'autre chose et que, miracle des miracles pour Elle, ils étaient toujours dans la cuisine.

En pays de désir solidaire.

Après avoir divinement baisé, en long, en large et de travers, Jérôme et Elle finirent allongés dans les bras l'un de l'autre sur le sol de la cuisine.

Les magnifiques jambes d'Elle le long du torse glabre de Jérôme et les grands pieds de Jérôme dans les longs cheveux blonds d'Elle.

Jérôme souriait béatement.

Jérôme souriait béatement. Non seulement parce qu'il venait de voyager dans les étoiles mais aussi parce n'ayant bu ce matin que du café et du lait, il s'était trouvé plutôt pas mal et même plutôt bon, à en voir les joues rosies d'Elle et son sourire rêveur, et rien n'aurait pu faire plus plaisir à Jérôme que d'en donner à Elle.

Donc Jérôme regardait Elle qui souriait rêveusement en regardant Jérôme qui souriait béatement.

Cela aurait pu durer des heures, des jours, des semaines, des mois et même des années si les crabes n'avaient pas été de retour.

Alors qu'Elle regardait Jérôme rêveusement, elle commença soudain à s'inquiéter en voyant que les cheveux de ce dernier commençaient à raccourcir et que son sourire était en train de s'effacer et d'être petit à petit remplacé par un air las et une tristesse indéfinissable.

Un air très reconnaissable pour Elle. Car elle avait suffisamment étudié les crabes pour savoir qu'ils étaient de retour.

De retour dans la tête de Jérôme.

Jérôme était pris d'un doute grave. Proche du pays des larmes. Déjà en pays d'angoisse.

Il pensait au crabe en chef et se disait que déjà qu'hier, il avait inventé un « bjdrp », il y avait peu de chance qu'il trouve un « bjdralm » (bobard-justificatif-de-repos-à-la-maison) aujourd'hui et que surtout, il y avait très peu de chance que ça passe.

Sans secousses sismiques.

Jérôme se voyait : licencié, incapable de retrouver un emploi, fustigé par tous, banni de la société...

Mis à la porte de son appartement.

Sans un sou.

Il portait une barbe et des haillons.

L'ancien Jérôme passait devant lui sans lui jeter un regard.

Jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Elle, voyant que Jérôme avait l'air de plus en plus triste et de plus en plus préoccupé, décida de le rassurer.

Ce n'était pas vraiment gagné. Elle était maintenant seule contre les crabes. Une lutte sans merci.

Les crabes étaient nombreux, sûrs d'eux, malins et surtout invisibles. Ils s'étaient perfidement installés dans l'esprit de Jérôme, depuis des années, et grignotaient lentement son cerveau et son cœur.

Elle était toute seule contre eux. Elle doutait. Elle cherchait à rentrer sans effraction dans le cœur de Jérôme pour l'alléger.

Mais Elle risquait d'avoir à s'effacer si elle perdait le combat. Car Elle était malheureusement soluble dans le manque de palpitant. Et ne pouvait survivre longtemps au pays des larmes.

Elle connaissait Jérôme depuis des années. Or, Jérôme ne la connaissait que depuis un jour et demi.

Depuis son quatrième anniversaire, du haut de chez ses parents, Elle n'avait eu de cesse de se chercher un amoureux.

Elle avait bien observé la Terre, puis l'Europe, puis la France et avait fini par se fixer sur Paris.

Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Le hasard, tout bêtement.

Cela avait peut-être à voir avec une chose aussi frivole que la mode ou aussi profonde que les desserts.

Toujours est-il qu'à l'âge de cinq ans, Elle avait décidé que l'homme de sa vie vivait à Paris et était tombée sur Jérôme.

Elle était littéralement tombée sur lui.

Un de ses tout premiers voyages en bas.

Un problème de contrôle à l'atterrissage et Elle s'était retrouvée dans la chambre d'un petit garçon, prénommé Jérôme.

Enfin, Elle s'était retrouvée dans une des nombreuses chambres d'un hôtel particulier mais somme toute assez banal. Les parents de Jérôme n'étaient pas des gens très drôles. Ils étaient même absolument sinistres. Ils appartenaient tous deux à la race des sans-cœur. Ils se félicitaient de leur rigueur et de leur seul amour partagé : celui du devoir.

La chambre de Jérôme leur ressemblait. Elle était banale, triste et sans charme. Une chambre sans couleurs, sans musique et sans livres.

Elle trouva Jérôme joliment endormi mais pas particulièrement séduisant. Le petit garçon était d'une maigreur malade, tout en creux. Chaque os saillait comme s'il cherchait à s'échapper de ce corps, pour aller se réchauffer. Ailleurs.

Mais surtout, l'enfant était gris et flou comme si Jérôme avait été dessiné au fusain par un étourdi ayant oublié sa palette.

Elle chercha à fuir rapidement ce petit garçon, cette chambre, cette maison et cet endroit, mais comme elle avait encore des difficultés à contrôler son pouvoir, elle n'y parvint pas tout de suite.

Elle n'y parvint même jamais ce jour-là. Et comme tous les enfants de tous les univers connus et inconnus, elle appela ses parents à la rescousse.

Comme elle s'ennuyait en attendant que ses parents la remontent, elle avait eu l'idée saugrenue d'aller visiter les rêves de Jérôme.

À peine s'était-elle retrouvée dans ses rêves qu'elle était tombée amoureuse de lui. Enfin, Elle était tout d'abord tombée amoureuse de ses rêves.

Car si la chambre et l'aspect extérieur de Jérôme n'étaient pas comme Elle les avait imaginés, ses rêves étaient mieux que ceux qu'Elle avait vécus.

Les rêves de Jérôme étaient colorés. Un arc-en-ciel en apesanteur. Le jaune canari luttait contre un rouge carmin flamboyant et dominateur. Les bleus recouvraient tout, mais, à la fin, le vert sapin avait toujours la dernière touche. Les couleurs finissaient par accepter de se mélanger et se fondaient en un blanc éclatant, avant de réapparaître. Le kaléidoscope se remettait alors en marche.

Lorsqu'Elle visitait la rêverie, elle découvrait toujours de nouveaux parfums, des saveurs inconnues qui se posaient délicatement sur sa bouche et la faisaient saliver.

La rêverie était immense. Ses nombreuses pièces s'ouvraient sur des paysages plus surprenants et plus beaux les uns que les autres. Elles étaient peuplées d'animaux imaginaires, de personnages de contes, de clowns et de chapiteaux baroques, de saloons, de camions de pompier en furie, de carrousels sans attaches, de jongleurs et de cracheurs de feu.

À chaque fois qu'Elle pensait à une nouvelle musique, un nouvel accord, des musiciens se matérialisaient et jouaient son air. Leur musique était fluide et légère et s'évanouissait dès que le besoin de silence se faisait à nouveau sentir.

Le soleil régnait en maître. Il faisait très chaud dans les rêves de Jérôme. Les promeneurs

égarés étaient toujours les bienvenus et beaucoup restaient longtemps, étendus au soleil à regarder les gens passer, les portes s'ouvrir et les paysages évoluer. Le cœur en l'air. La tête ailleurs.

Elle avait continué pendant des années à visiter les rêves de Jérôme. Elle avait continué pendant des années à tomber amoureuse de lui.

Elle avait toujours préféré tomber avec légèreté que lutter sans fin contre la gravité. Elle avait donc tranquillement chuté.

Elle était tombée amoureuse de son cœur.

Puis elle était tombée, un peu plus tard, un peu plus vieille, amoureuse de son corps, de son odeur de pain d'épices, du creux un peu dur au milieu de sa poitrine, de sa voix rauque qui semblait lui parler quand il dormait.

Elle était tombée, tombée à nouveau, retombée. À chaque fois un peu plus loin, un peu plus profondément, un peu plus intensément.

Jusqu'au jour où les rêves de Jérôme l'avaient rattrapée. Jusqu'au jour où Elle était elle-même devenue un de ses rêves. Jusqu'au jour où Elle avait cessé de tomber pour devenir.

À cet instant de leur vie, Elle était donc amoureuse de Jérôme depuis vingt-cinq ans.

Elle était particulièrement patiente et elle avait voulu arriver ni trop tôt ni trop tard. C'est

Elle, pincés et dépendance

pourquoi elle avait attendu. Attendu que Jérôme
soit prêt.

Ou presque.

ÉBAUCHE DE LA LUTTE

Elle dit tendrement et tout doucement à un Jérôme déjà désabusé :

– Voilà, Jérôme, j'ai oublié de t'en parler parce que tu avais tellement faim et que j'avais tellement faim et puis, après, parce que tu avais tellement envie et que moi aussi, j'avais tellement envie, mais aujourd'hui, c'est le premier jour de ta vie sans crabe.

Comme Jérôme n'avait pas l'air de bien comprendre ce qu'Elle lui disait et qu'il affichait un air toujours aussi las, Elle précisa :

– J'ai téléphoné à ton patron ce matin alors que tu dormais profondément et je lui ai dit que tu ne pourrais pas venir cette semaine car tu étais malade. Je lui ai dit que tu étais contagieux et que

je m'occupais de toi. Il m'a raccroché au nez et n'a fait aucun commentaire.

Jérôme fut d'abord très étonné puis plus du tout.

Elle avait appelé son patron.

Parfait.

Elle avait trouvé son numéro de téléphone.

Normal.

Jérôme avait décidé (pour une fois dans sa vie, pour la première fois de sa vie) d'essayer de ne pas se poser de questions, utiles ou non.

Il n'était pas non plus tellement étonné qu'aujourd'hui puisse être le premier jour d'une vie sans crabe. Il lui semblait tout à fait logique qu'il existe une vie sans crabe.

Jérôme était seulement étonné que son patron, le crabe en chef, n'ait fait aucun commentaire et ait préféré se retirer en raccrochant.

M^e Seriamente était un prototype humain. Un crabe qui avait été fabriqué à titre expérimental avant que ses parents n'envisageassent une fabrication en série.

M^e Seriamente n'était pas. Il n'avait d'ailleurs jamais été.

Malheureusement, il avait toujours eu beaucoup de mal à se défaire de l'idée qu'il aurait dû être.

M^e Seriamente n'était ni riche, ni célèbre, ni adoré, ni adulé... Il ne comprenait pas pourquoi. À chaque fois qu'il regardait son reflet dans un miroir (plus de mille fois par jour) il voyait un homme qui aurait pu exister, qui avait tout pour lui, qui alliait avec force le charme, la beauté et l'intelligence et pourtant...

Il avait longtemps cherché pourquoi un homme comme lui, le grand amour de sa vie, le seul amour de toute une vie, n'était pas. Il n'avait jamais trouvé de réponse à cette question.

M^e Seriamente avait donc commencé à chercher qui avait empêché un homme de sa stature de se réaliser pleinement. Et s'il n'avait jamais trouvé de réponse à la première question, il en avait trouvé une à la seconde. Assez facilement d'ailleurs : les autres.

Les sensibles, les faibles, les solidaires, les naïfs, les idéalistes, les amoureux, les forcenés du sentiment.

Tous envieux. Tous jaloux de son futur succès.

Depuis qu'il avait trouvé sa réponse, M^e Seriamente ne se posait plus de questions. Il agissait. Il se vengeait. Il faisait payer à tous leurs abus, ces attitudes castratrices qui l'avaient empêché de devenir lui.

Il les faisait travailler jusqu'à plus soif, les humiliait quotidiennement, les manipulait, les utilisait, les réduisait, les écrasait, les détruisait, les déchiquetait...

Et lorsqu'il n'en restait rien.

Il les virait. Sereinement.

Il n'y avait pas de madame Seriamente. Il n'y en avait jamais eu. Il n'y en aurait jamais.

Pas envie. Pas sûr. Pas prêt.

Le petit cœur de M^e Seriamente était entièrement habité de lui-même et il n'y avait donc plus de place pour quelqu'un d'autre.

Il y avait bien eu quelques miss Seriamente, des soirs d'envolée lyrique ou de désespoir alcoolisé, des soirs où il se rêvait en gentleman forçat du cœur.

Mais l'illusion s'évanouissait aussi rapidement que ses hoquets de générosité.

Il n'était jamais que lui-même. Pas grand-chose.

Alors il s'en allait rapidement. Ou disons qu'on le reconduisait gentiment dehors. Chez lui.

Malgré tout, il ne dérogeait pas à la règle. Sa règle. Celle qu'il avait inventée. Celle qui lui donnait l'impression d'être, peut-être, un tout petit peu quelqu'un : c'était toujours lui qui envoyait le dernier message.

Toujours lui qui partait, qui larguait les amarres, qui partait naviguer dans des eaux moins tendres.

Quelque chose entre lui et lui.

Il aurait toujours le dernier ego. Ses derniers mots lui ressemblaient.

Une première personne au singulier :

« *Chère Miss,*

Je...

Je...

Je...

J'ai..., je..., je...

Je...

Je ne...

Je ne...

Je...

Je...

Je t'...

Je te...

Et je me...

Previsto »

M^e Seriamente avait toujours un avis sur tout et donc faisait toujours un commentaire sur tout.

Jérôme n'avait jamais réussi à l'arrêter. En perpétuel insatisfait, son dictateur de patron reprenait inlassablement chaque virgule, chaque mot, chaque phrase des mémos que Jérôme rédigeait

pour les critiquer. Il disséquait chaque donnée, du haut de sa position. Jérôme en avait le vertige et le peu de confiance qu'il avait en lui-même s'effritait un peu plus, à chaque nouvelle rencontre avec le sommet. Même s'il se rendait compte que M^e Serriamente finissait toujours par reprendre, après son départ, le texte dans son intégralité. Sans rien y changer. Ou presque. Un détail. Le nom de Jérôme disparaissait et était aussitôt remplacé par celui de l'imposteur en chef.

Il avait bien essayé d'en parler. Une fois. Après six ans de bons et humiliants services, il était peut-être temps qu'il apparaisse. Ne serait-ce que sur le papier. Mais M^e Serriamente ne lui avait pas laissé la chance de parler. Comme toujours, il avait abusé des discours, des phrases toutes faites et des grands mots paternalistes et manipulateurs. Jérôme avait fini par laisser tomber. Ses espoirs et son nom. Jusqu'à en oublier sa propre existence.

Qu'Elle ait pu avoir le dernier mot lui semblait presque impossible. Seulement il savait qu'avec Elle, rien n'était impossible. Et pourtant...

Jérôme ne parvenait pas à échapper aux souvenirs qui commençaient à rappliquer du fond de ses angoisses et que la conversation d'Elle avec son patron avait fait remonter à la surface.

Plus de trente ans de souvenirs. De plus en plus de choses à oublier. De moins en moins de choses à perdre.

Depuis l'enfance, Jérôme avait essayé d'apprendre à vivre avec ce qui peut apparaître comme un avantage mais qui, à la lueur de son passé, était un fardeau : une mémoire exceptionnelle. Le cerveau de Jérôme enregistrait tout comme un disque dur sans limite de stockage. Où qu'il aille, quoiqu'il vive, les ombres de sa vie revenaient en boomerang.

Pour y échapper, il avait décidé de se fabriquer une vie d'habitude, de se soumettre à un emploi du temps immuable qui l'empêchait de penser et lui permettait de tout retenir à l'intérieur.

Mais une inconnue était en train de tout bouleverser. Et même l'alcool ne pouvait plus lutter. Les souvenirs affluaient. Son passé se mettait en travers de la route.

Un souvenir en particulier. Pas qu'il ait été plus douloureux que les autres. Simplement, comme un panneau de voie sans issue, son cerveau avait trouvé le détail qui le remettrait sur le droit chemin. Celui que ses parents avaient choisi. Celui qui effacerait tout espoir de changement. Et Elle. Par la même occasion.

Jérôme se retrouva dans le bureau de M^c Seriamente quelques mois en arrière, un bureau arrogant mis en scène par un jeune créatif neurasthénique. Il était parsemé d'ustensiles « design » dont on ne comprenait la fonction que lorsque le maître du lieu s'en servait. Et encore. Pour les murs, il avait misé sur d'imposants tableaux blanc cassé aux formes géométriques, pompeusement intitulés *Autoportraits*. La température n'y dépassait jamais les dix-neuf degrés.

L'unique fauteuil était surélevé de quelques centimètres pour permettre d'écraser par avance toute personne qui aurait eu l'imprudence de s'asseoir sur la chaise qui lui faisait face.

Et pourtant, ce jour-là, Jérôme s'y était assis comme on s'excuse, sur un signe condescendant du Maître, qui ne lui avait pas accordé la grâce d'un regard et n'avait pas daigné répondre à son bonjour anémié, tant il était concentré sur sa principale activité : se prendre au sérieux.

M^c Seriamente était un crabe sec, de petite taille, aux traits lourds et aux yeux bouffis qui contrastaient avec ceux de Jérôme, cernés d'une vulnérabilité délicate. Il était d'une totale incompétence, si ce n'était sa faculté de savoir s'entourer de collaborateurs performants dans un

domaine lucratif. Sa suffisance formait une aura autour de son col roulé. Car M^e Seriamente avait le style décontracté et le prénom facile, comme autant de preuves de sa supériorité. Sociale. Et non littérale.

En général, M^e Seriamente commençait ses discours en égrenant son curriculum vitae. Il finissait hors d'haleine et les chevilles enflées. L'ego en exercice.

Mais pour une fois, Jérôme y avait échappé. Le despote avait abordé immédiatement l'ordre du jour sans préliminaires narcissiques, ce qui laissait présager le pire. Il avait dévisagé Jérôme, la bouche tordue par un petit sourire narquois lorsqu'il avait constaté que celui-ci avait replié ses longues jambes sous la chaise, le regardant avec un mélange de méfiance et de crainte.

– Ça ne va pas du tout ! avait commencé l'homme de toutes les situations.

– ...

– J'ai reçu ce matin un mail de la DRH qui m'a fait part de vos congés.

– Mes congés ? avait hésité Jérôme d'une voix quasiment inaudible.

– Oui. Elle m'a indiqué que cette année, vous avez déjà pris deux semaines de vacances.

Vous niez ? avait-il demandé, comme il le faisait toujours, pour mettre son adversaire – c'est-à-dire le reste du monde – en position de faiblesse.

– Non, non... mais on est déjà en avril. L'année est presque finie, s'était justifié Jérôme avec une note inquiète dans la voix, ce qui avait aussitôt redonné du poil à la bête.

– Et alors ? Depuis quand mes collaborateurs respectent-ils ce stupide Code du travail ? Personne dans mon équipe ne prend tous ses jours de congés, lui avait balancé son chef en appuyant sur le possessif. Vous êtes à la limite...

Avec un certain désarroi, Jérôme avait baissé la tête vers ses mains qui s'étaient crispées sur ses genoux, révélant des veines saillantes et des articulations livides sous la peau tendue. Lui qui avait l'habitude, en terrain ennemi, de maîtriser les expressions de son visage et les intonations de sa voix pour ne pas dévoiler ses émotions, pour survivre, n'y parvenait visiblement plus. L'épuisement. Un petit pas supplémentaire vers le bord du précipice.

Même s'il connaissait déjà la réponse et qu'il n'avait aucune envie de l'entendre, Jérôme s'était pourtant senti obligé de demander :

– À la limite de quoi ?

– À la limite de vous faire virer, Jérôme. Comment pensez-vous une seconde pouvoir atteindre votre *billing quota* si vous passez la moitié de votre temps à regarder les mouches voler chez vous ?

– Mais j’ai été malade pendant une semaine et demie et je l’ai imputée sur mes congés. De plus, j’ai déjà atteint le minimum d’heures facturables pour l’année. J’ai comptabilisé 2 200 heures sur mes feuilles de temps, avait précisé Jérôme sans y croire vraiment, en essayant de masquer l’angoisse qui faisait trembler sa voix et que le rythme saccadé de son débit accentuait.

Son explication avait été manifestement indigne d’intérêt car le petit dictateur avait repris après les quelques secondes de silence indispensables pour faire durer le supplice :

– Je veux bien passer l’éponge sur votre soi-disant allergie. Elles ont bon dos, les allergies ! Aujourd’hui, nous vivons dans un monde d’allergiques chroniques. Allergiques au travail, ouais. Est-ce que je suis allergique moi ? avait-il demandé sans le faire puisque, comme Jérôme, il connaissait déjà la réponse.

Il s’était officiellement arrêté deux semaines en décembre en raison d’une allergie au soleil pendant ses vacances d’hiver à l’île Maurice, officielle-

ment, il avait enterré sa mère, pour la quatrième fois de l'année.

– Une bonne piqûre de cortisone et c'est reparti. Mais pour les *time sheets*, je vous détrompe tout de suite. Le quota minimum, si tant est que vos objectifs dans cette équipe soient d'atteindre le minimum, viennent de passer de 2 000 à 2 500 *billing hours* par an. J'ai décidé de l'augmenter. Il faut savoir motiver le petit personnel.

Jérôme n'avait plus su quoi dire. Il avait épuisé la liste des objections qu'il avait préparée la veille et répétée devant la glace. Pour rien. Comme toujours. Un ricochet sur l'eau.

M^e Seriamente n'en avait pas attendu moins de son fidèle collaborateur. Il lui avait donné congé d'un geste auguste, en concluant :

– Bon, je vous aurai prévenu. Vous connaissez les risques que vous prenez en partant sans cesse en vacances. Vous pouvez disposer.

Sur ces derniers mots, Jérôme avait quitté la chaise et le bureau. Il avait regagné le sien d'un air penaud, en se grattant les mains. Un nouvel eczéma en lot de consolation. Pour chasser au plus vite cette discussion en sens unique de son esprit, il s'était immédiatement remis au travail. 2 500 heures...

Elle regardait Jérôme en train de réfléchir, de se souvenir. Elle voyait ses grands yeux bruns lui dévorer encore un peu plus le visage, ses joues se creuser encore plus et elle avait peur.

Pourtant, Elle n'avait quasiment jamais peur. Elle n'avait eu peur qu'une seule fois dans sa vie : le jour où elle avait décidé de rendre visite à une tribu de singes dans une forêt indonésienne.

Ne voulant pas leur faire l'affront d'arriver, comme ça, chez eux, à l'improviste, les mains dans les poches, elle avait pris un régime de bananes avec elle. Au départ, tout s'était merveilleusement bien passé. Une banane par personne. Les filles étaient ravies. La grand-mère attendrie. Le petit dernier extasié. Jusqu'à ce qu'un mâle dominateur et égocentrique (certains singes peuvent être de véritables crabes) décide qu'une banane, ce n'était pas encore assez pour lui. Un régime sinon rien. Parce qu'il le valait bien. Ce ne fut donc rien pour lui mais une cicatrice en plus pour Elle.

Sinon, en dehors des singes indonésiens affamés, égocentriques, dominateurs et publivores, rien ne l'effrayait. Pas même les crabes.

Pourtant, à cet instant précis, Elle avait peur. Pour la deuxième fois de sa vie.

Peur d'être arrivée trop tard.

Peur que Jérôme soit foutu, fini, échec et mat.
Peur qu'il soit tout simplement devenu un crabe.

À éviter.

En effet, exactement à ce moment, dans la cuisine de cet appartement, elle avait peur d'avoir commis une erreur. Elle se demandait si elle avait bien fait de téléphoner au patron de Jérôme et du même coup, elle se demandait si elle avait bien fait de choisir Jérôme.

Après tout, elle ne le connaissait pas.

Certes, elle avait étudié Jérôme pendant des années, elle l'avait patiemment observé pendant toute son enfance, elle avait voyagé dans ses rêves. Mais là, elle avait comme un doute.

Cela faisait quelque temps que Jérôme ne rêvait presque plus. Il avait peut-être perdu toute capacité de rêver. Les crabes avaient peut-être fini par l'avoir.

Elle se sentit disparaître. Elle avait l'impression de devenir invisible. Comme si Jérôme ne la voyait plus.

Comme s'il était tout seul, allongé sur le sol de sa cuisine. Déjà mort. Déjà froid.

Comme avant. Avant Elle.

AU ROYAUME DE L'INCRÉDULITÉ

Le problème avec les crabes, c'est qu'ils sont malins. Certes pas aussi intelligents qu'ils rêveraient de l'être, même s'ils y consacrent l'essentiel de leur temps. Mais malins comme sounois, manipulateurs, pervers.

Et Jérôme s'était petit à petit laissé contaminer.

Jérôme n'était pas faible. Mais Jérôme n'était pas aussi fort qu'un crabe.

Depuis son enfance, Jérôme ressentait. Les mauvaises odeurs comme les bonnes, de la tristesse comme de la joie, de la colère et de la tendresse. Seulement, à force de vivre entouré de crabes, il commençait à mal ressentir. Et très bientôt, il ne ressentirait plus rien.

Jérôme revenait petit à petit à la réalité. Il était en voie de devenir un formidable crabe et ne croirait bientôt plus à toutes les inepties inventées par les paresseux et les boit-sans-soif.

Ses parents étaient soulagés, ils avaient presque atteint leur but.

Jérôme était devenu précis et raisonnable.

Il avançait dans la vie.

Il devenait réaliste.

Normalisé.

Une défaite invisible.

Descendant depuis des générations de famille de crabes ultrapraticiens, les parents de Jérôme étaient contre les zéros comme contre les vingt sur vingt. Sans absolu. Leurs vingt orteils plantés fermement dans le relatif. Sans aucune soif d'infini.

Ils avaient donc été tout naturellement persuadés que leur fils unique serait un crabe de la meilleure espèce qui soit, *id est* de la pire. Et ce, dès sa conception.

Mais Jérôme était différent. Il avait fait preuve dès son plus jeune âge de goûts particulièrement ordinaires, preuves d'un manque flagrant de valeurs financières et de tout sens élémentaire d'appartenance sociale.

Mais le comble était cette imagination débordante et parfaitement inutile que ses parents avaient dû très vite canaliser.

Jérôme était leur incident. Un incident qui n'aurait rien eu de dramatique s'il avait eu la courtoisie d'être à durée limitée. Mais Jérôme s'était accroché.

En tyrans de bonne volonté, ils avaient fait ce qu'ils avaient à faire : ils s'étaient efforcés de le remodeler.

Ainsi avaient-ils prohibé tous les livres, toutes les sorties, les films et les célébrations, à l'exception des « soirées à relations qui peuvent toujours servir » auxquelles ils l'avaient inscrit dès son plus jeune âge.

Pour consolider son capital de départ, ils l'avaient habillé de « signes extérieurs de richesse » et lui avaient toujours interdit de fumer.

Des cigarettes.

Un cigare cubain ou rien.

C'était le mot d'ordre. Et encore. En public.

Car il avait toujours été interdit chez les parents de Jérôme de fumer pour le plaisir.

Par la suite, de guerre lasse, ils en étaient arrivés à se demander si cet enfant n'avait pas fait l'objet d'un échange à la maternité puisqu'un autre mal semblait le ronger : leur fils croyait en l'amour.

Une telle hérésie désespérait Marie et Joseph. Que deux personnes aussi adultes et raisonnables qu'eux aient pu mettre au monde un enfant qui croyait en un sentiment aussi stupide et inefficace que l'amour, les dépassait.

Ils avaient bien essayé de lui faire comprendre que cela n'existait pas, que c'était comme l'amitié, le Père Noël ou les farfadets, Jérôme leur donnait raison, mais ils voyaient bien qu'en son for intérieur, il continuait à y croire.

Il y a des signes qui ne trompent pas.

Parfois il souriait tout seul.

Ils l'auraient bien renié pour en faire un autre, mais devoir encore une fois passer une nuit à transpirer, collés l'un à l'autre, les dégoûtaient. Ils avaient fait ce qu'il fallait pour avoir un enfant. Ils ne se sentaient plus la force de recommencer.

Pourtant, ils avaient fini par constater que tous leurs efforts n'avaient pas été vains.

Maintenant, Jérôme ne souriait presque plus jamais.

Il ne riait jamais. Il n'avait pas d'idées. Il n'avait pas d'amis.

Peu de sentiments. Pas d'amours.

Ils avaient appris à Jérôme à prendre sur lui, à ne jamais pleurer, à ne pas étaler ses émotions s'il avait

le malheur d'en avoir, à ne pas perdre son temps.

Jérôme savait que « le travail, c'est de l'argent », qu'« il suffit de vouloir pour pouvoir », que « les gens n'ont jamais que ce qu'ils méritent », que « tant pis pour ceux qui ne font pas d'efforts pour s'en sortir », et même que « pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Ils avaient brillamment réussi à le mettre dans une prison dorée d'où il ne pensait même plus à s'échapper. Un endroit où il pourrait exercer un « vrai » métier qui rapporte.

Ainsi, à force de mettre Jérôme dans des écoles pour crabes, de lui faire faire des études qui servent à aller loin (c'est-à-dire à côté de chez eux), Jérôme se dirigeait maintenant, tout naturellement, vers une « carrière ».

Il commençait à faire des plans sur cinq ans.

Il avait un métier beaucoup trop payé pour ce qu'il y faisait. Mais pas assez pour ce qu'il en faisait et ce que son métier lui faisait.

Les heures de sa vie s'écroulaient lentement les unes sur les autres.

Le bruit de sa vie s'encastrait dans l'ennui.

Bref, Jérôme s'emmerdait ferme.

Ainsi, avant qu'Elle ne fasse son apparition dans sa vie et dans sa cuisine, les crabes avaient presque

gagné. Jérôme commençait à ne plus croire en l'amour. Il commençait même à croire en d'autres choses parce qu'il ressentait mal et qu'il cherchait des sentiments de substitution.

Juste avant de rencontrer Elle, il avait réussi à se réjouir parce qu'il avait bénéficié d'une promotion. Il avait été heureux d'apprendre qu'il devrait non seulement travailler plus mais également avoir plus de responsabilités tout en gagnant plus d'argent dont il n'aurait jamais l'utilité puisque de toute façon, il ne faisait que travailler.

Seulement, tous les crabes avaient l'air tellement contents pour lui, c'est-à-dire affreusement envieux et hypocrites, et surtout parce qu'il n'avait aucune autre raison d'être heureux dans cette vie, cette promotion avait éclairé pendant une minute trente sa journée, ce qui représentait déjà pas mal pour Jérôme, à l'époque. C'est dire.

Lorsqu'elle avait vu d'en haut qu'il avait souri à l'annonce d'une aussi mauvaise nouvelle, lui qui ne souriait presque plus, Elle avait compris qu'elle avait peut-être trop attendu. Il était peut-être trop tard. Jérôme était tombé dans le panier et ne pourrait jamais en ressortir seul.

Elle se devait d'intervenir le plus vite possible, il ne lui restait plus qu'à attendre l'Occasion, à

trouver le moment où elle débarquerait dans sa cuisine comme dans sa vie.

Le soir où Elle avait décidé d'apparaître dans la vie de Jérôme, celui-ci finissait de ne plus y croire. C'était le Moment qu'Elle attendait. Une Occasion en or.

Il avait déjeuné avec un collègue de bureau qui lui avait avoué être tombé amoureux. Cette nouvelle aussi inespérée qu'inattendue avait réjoui et rassuré Jérôme. Elle avait réveillé, l'espace d'un instant, des émotions depuis trop longtemps enfouies, jusqu'à ce qu'il lui demande :

– Et alors, elle est comment, ta fiancée ?

– Elle a un grand bureau.

– Et à part ça ?

– Avec une vue sur tout Paris.

– Et pour le reste ?

– Elle vient d'être promue.

– Et... ?

– Ses parents sont riches.

– ...

– ...

– ...

– Pas mal, non ?

Jérôme était rentré chez lui horriblement déprimé.

En plus, avant son départ, un ultime collègue lui avait raconté qu'un pauvre type de leur âge était mort, récemment et prématurément, dans son bureau, d'une rupture d'anévrisme. Son corps n'avait été découvert que quatre jours plus tard. Tous avaient cru que travaillant jour et nuit, il ne voulait pas être dérangé.

Comme il n'avait ni amis, ni amours, ni famille..., c'est la femme de ménage qui l'avait découvert un beau matin. Et comme il ne lui avait pas dit « foutez le camp, je bosse moi, nom de Dieu », elle avait tout de suite compris qu'il était mort.

Ce soir, en rentrant chez lui, étreint par une lucidité dévorante, Jérôme pensait très sérieusement à en finir.

Fatal instinct de conservation.

Il était totalement écœuré. Il était en train de crever de manque d'amour et de rêve, d'un manque de premières nécessités.

L'amour n'existait pas. Ses parents avaient eu raison depuis le début. Il n'y avait plus qu'à espérer une minute trente de fausse joie tous les cinq ans.

L'amitié n'existait pas non plus. La preuve, il n'avait jamais vraiment eu d'amis.

Le Père Noël et les farfadets n'avaient jamais existé non plus.

Bref, la vie, c'était clairement de la merde, alors autant en finir tout de suite.

– Un dernier souhait, Jérôme ? lui avait demandé son ultime battement d'illusion.

– Manger des chipirons à l'encre.

Sur ce, Elle s'était dit que l'Occasion se présentait. Il fallait faire vite et empêcher Jérôme de mettre son plan à exécution, c'est-à-dire de manger des chipirons à l'encre et de se faire sauter le caisson.

Bon, pour les chipirons, elle allait s'en occuper.

Pour le saut, aussi. Après.

Elle espérait juste qu'elle n'avait pas trop attendu, que Jérôme n'avait pas été contaminé.

Au point de ne plus pouvoir y croire. De ne plus y compter. De ne plus pouvoir la voir, Elle et ses chipirons. Au point de ne plus pouvoir la sauter, Elle.

Pas ses chipirons.

UN RÉVEIL EN DOULEUR

Les crabes étaient de retour et venaient insidieusement et de travers de marcher dans la tête de Jérôme alors qu'Elle avait presque cru avoir réussi. Presque.

Parce qu'Elle n'était jamais sûre de rien et surtout pas de réussir.

Jérôme était de plus en plus perdu en lui-même. Des bribes de phrases prenaient possession de son âme.

Il entendait une voix qui lui disait tout bas : « Tu perds encore ton temps et le temps c'est de l'argent », « Pour qui te prends-tu ? », « Quand deviendras-tu enfin adulte ? », « Arrête de rêvasser ! » et « Mais qu'est-ce que tu croyais ? ». La dernière phrase, la plus cruelle. Celle de la fin des illusions.

Jérôme essaya de se boucher les oreilles, mais rien n'y fit. Alors il abandonna. Ses mains sur le sol de sa cuisine et son espoir aux oubliettes.

Pris au piège du passé, à l'écart du présent, ses yeux balayèrent Elle. Son regard était redevenu indifférent et apathique. Elle avait perdu le point de contact.

Elle était en train de s'effacer. Ses doigts étaient devenus transparents. Le froid remontait. Elle frissonnait. Elle se transformait en esquisse, devenait étrangement floue.

Jérôme ne la voyait presque plus. Il ne ressentait quasiment plus rien. À peine un pincement de pessimisme aigu. Il pensait à son travail, à sa carrière, à son patron et à tous les crabes du monde.

Bref, il n'allait pas bien du tout.

Et Elle n'allait pas bien non plus.

Tous deux allaient même tout à fait mal.

Elle ne savait plus que faire. Elle avait passé tant de temps à étudier les crabes afin de les comprendre pour les éviter et les fuir... après... qu'elle en avait oublié l'essentiel. Ils étaient déjà là.

Tout près. Si près. Bien trop près.

Certains vivaient au plus profond de l'homme qu'elle aimait. Ils grignotaient ses entrailles. Le dévoraient de l'intérieur.

Elle les entendait.

Elle les sentait.

Elle en avait le mal de terre.

Ses magnifiques jambes avaient maintenant entièrement disparu. Son cul prometteur les rejoignit. Le doute remonta lentement le long de son corps, déroba son ventre, avala ses seins, engloutit son cou. Une fois son visage escamoté, ses cheveux, qui étaient devenus si courts, si sombres, préférèrent également se faire oublier.

Jusqu'à ce qu'il ne reste presque rien. Un souvenir. Fugace. Puis absolument plus rien. *Niente*.

Un homme seul, à terre, dans une cuisine.

Elle était devenue invisible à Jérôme.

Et pourtant Elle était toujours et encore là. Dans cette cuisine. Dans cette putain de cuisine. Dans cette saleté de cuisine. Dans cet horrible appartement. Dans ce minable quartier. Dans ce pitoyable petit monde de crustacés. Et Elle souffrait.

Elle regardait Jérôme droit dans ses yeux embués. Elle souriait faiblement à son ancien amant qui ne la voyait plus.

Elle l'observait retenir ses larmes. Les rattraper au vol, les enfermer violemment dans son cœur où le froid glacial de la cage les transformerait bientôt en glace. Tranchante et coupante.

Elle suivit Jérôme lorsqu'il parvint enfin à soulever le poids de ses regrets. Elle le poursuivit dans la salle de bains qui avait avalé sa trace. Le regarda faire une toilette désabusée. Avaler une pilule du lendemain pour oublier ses rêves de la veille. Elle était encore là lorsqu'il se coucha comme tous les autres soirs de toutes les autres nuits et s'endormit dans sa solitude surpeuplée comme on présente ses derniers hommages.

L'âme engourdie, Elle s'en alla sans se retourner. Elle n'utilisa pas son super-pouvoir.

Elle n'en avait plus envie. Elle n'avait plus envie. De rien.

Elle marcha des heures au hasard des rues. Elle n'arrivait même plus à compter ses pieds.

Elle quitta le quartier-cimetière de Jérôme où d'autres crabes habitaient, travaillaient ou dormaient déjà.

Elle ne pensait plus. Elle ne réfléchissait plus. Tout se brouillait. Tout se fondait. Tout se précipitait au fond d'elle-même. Elle ne voyait plus. Rien.

Ni le clochard au pied de l'immeuble qui sourit en lui tendant une coupe de mousseux champagnisé. Ni le groupe de chiens qui jouait au chat et à la souris.

Elle était ailleurs.

Elle, pinces et dépendance

Quelque part entre tout et rien.

Étrangère. Lointaine. Perdue. *Selfless*.

Mais si la tête d'Elle ne battait plus, son cœur pensait à sa place. Il continuait d'éprouver.

Son cœur marcha à sa place. La guida. Jusqu'à ce qu'elle se retrouve devant la porte jaune citron d'un immeuble improbable.

Jusqu'à ce que cette porte s'ouvre.

Jusqu'à ce qu'elle s'y engouffre et éclate dans les bras d'un prénom essentiel.

LIVRE III

*Son médecin l'avait prévenu : votre problème
fondamental, c'est le manque de maturité
émotionnelle. Vous voulez que la vie ressemble
à un film de cinéma plein de mouvements
et de plaisirs. C'est ainsi que fonctionne
un cerveau d'enfant, les adultes eux acceptent
la régularité, les pensums, la frustration.*

Pierre Bondu, *Mieux que personne*

UN PRÉNOM ESSENTIEL

Réglisse était la meilleure amie d'Elle.

Si Réglisse n'avait pas été un être humain, elle aurait été une fête. Comme elle ne pouvait pas pousser la transformation jusque-là, Réglisse avait décidé d'y dédier la moitié de sa vie.

Si bien que le salon de Réglisse était devenu le lieu où étaient organisées toutes les fêtes. Celles de tous ses amis. Et Réglisse avait beaucoup d'amis.

Cela rendait tout plus simple. Tout le monde finissait par venir. Les conviés, les non-conviés, les par hasard, les par bonheur, les en avance, les à l'heure, les en retard, les bientôt partis, les plusieurs jours d'affilée, les enfants, les jeunes, les moins jeunes et les beaucoup moins jeunes,

les déguisés et les non-déguisés, les habillés et les totalement nus.

Il n'y avait aucune discipline. Aucune loi. Aucune ligne.

Si Réglisse n'avait pas été un être humain, elle aurait été un jeu. Comme elle ne pouvait pas pousser la transformation jusque-là, Réglisse avait décidé de dédier l'autre moitié de sa vie au jeu.

Les jeux de l'amour et du hasard qui s'achèvent par celui du pendu. Les jeux de dames qui se terminent en échecs. Les poursuites qui se transforment en jeux de massacre. Les jeux de mots qui s'épuisent en cadavre exquis « qui boit du vin nouveau ».

Il n'y avait aucune règle. Aucun principe. Aucune logique.

Personne n'était obligé de jouer le jeu. Même si tous finissaient par en tirer leur épingle.

L'appartement de Réglisse était comme elle. Il était Réglisse même. Une fête foraine ardente. Un tripot enchanté. Coloré, allumé, enflammé. Un brasero perpétuellement en action.

Si bien que les crabes avaient depuis longtemps quitté l'immeuble, et même le quartier de Réglisse, car ces derniers avaient fini par lui ressembler.

Les crabes n'avaient pas abandonné immédiatement car « tout arrive à qui sait... ».

Au début, ils avaient lutté contre cette épidémie immobilière de débauche et de plaisir. Ils avaient téléphoné à la police dès qu'ils avaient entendu le Bruit. Pas n'importe quel bruit. Le Bruit de la fête, c'est-à-dire de la musique ballerine, des plats alléchés, des bouteilles enivrées, des rencontres sensuelles. Le Bruit du jeu, c'est-à-dire des rires chanceux, des cartes abattues, des caprices du hasard, des cigarettes-qui perd gagne.

S'ils avaient entendu le bruit d'une machine à laver, d'un aspirateur ou d'un clavier d'ordinateur, ils n'auraient pas téléphoné parce que ce sont des bruits « normaux », de gens qui travaillent.

Eux.

Lorsqu'ils entendent le Bruit, les crabes appellent la police vers 23 heures, le samedi, et à partir de 21 heures tous les autres jours de la semaine.

Parce que du Bruit en pleine semaine, c'est criminel.

Il y a des crabes qui dorment. « Il y a des gens qui bossent, figurez-vous. C'est pas bientôt fini, ce boucan ! ». « Bande de dégénérés ! »

Très peu de crabes se déplacent en personne. Mais ils sont capables de téléphoner à la police toute la nuit. Ils préfèrent passer la nuit à téléphoner qu'à lire, danser, jouer, ou même faire l'amour.

Souvent, la police ne sert à rien.

Cela confirme une autre théorie des crabes : les impôts ne servent à rien.

Donc, comme la police ne sert à rien puisque les impôts ne servent à rien (et vice versa car « honni soit qui... »), la deuxième tactique des crabes est la vengeance. Elle peut prendre plusieurs formes :

En cas de « Bruit isolé », ils essaient d'en faire le maximum, eux aussi, le lendemain, pour empêcher les joyeux occasionnels de dormir pendant qu'eux, maintenant, se suicident au boulot.

En cas de « Bruit à répétition » ou « Bruit chronique », ils téléphonent (les crabes vivent, dorment et baisent avec leurs téléphones) au propriétaire de l'appartement des empêcheurs de dormir en rond invétérés et essaient de les faire expulser.

Si le propriétaire est récalcitrant, ils le menacent de partir.

En cas d'échec, ils comprennent qu'ils se sont trompés de quartier et se dépêchent de rejoindre les autres crabes dans leur quartier-cimetière.

Celui de Jérôme.

Celui de ses parents.

Celui de M^e Seriamente.

Celui de tous les crabes du monde.

Et c'est ainsi que l'appartement, l'immeuble et le quartier de Réglisse étaient devenus ceux vers lesquels les rêveurs impénitents, les insoumis chroniques, les radieux incorrigibles, les flambeurs endiablés se dirigeaient tôt ou tard et se rencontraient tard ou tôt. Et accouraient tous quand ils ne savaient plus où se réfugier. Comme Elle.

Mais Réglisse n'était pas qu'une fête. Et Réglisse n'était pas qu'un jeu. Réglisse était essentielle.

Essentielle dans la vie d'Elle.

Essentielle dans la vie de ses amis.

Incontournable.

Au propre comme au figuré.

On pouvait toujours compter sur elle. Réglisse n'était jamais à court d'idées salvatrices. Elle savait toujours trouver les mots.

Pour les coups durs. Pour les coups doux.

Réglisse ne se laissait jamais abattre. Ou si peu. De si loin.

Pour certains, Réglisse était un garçon. Pour Elle, pour Réglisse et ceux qu'elles aimaient, Réglisse était une fille.

Quelqu'un s'était trompé à sa naissance comme cela arrive parfois et lui avait donné un corps de garçon et une âme de fille.

Heureusement, Réglisse ne s'était jamais arrêtée à ce genre de fatalité et, profitant de son droit intangible de femme à disposer d'elle-même, elle avait décidé une fois pour toutes qu'elle était une femme et, hormis un tout petit détail (pas si petit que ça en fait), Réglisse était une femme.

Réglisse était couleur ébène d'où son prénom qu'elle avait trouvé toute seule comme son sexe.

Car quoi qu'en disent la plupart des parents, et en particulier ceux de Réglisse, ils ne connaissent ni le prénom de leurs enfants, ni d'où ils viennent, ni où ils vont et surtout pas qui ils sont.

Réglisse avait tout trouvé toute seule : son sexe, son prénom, sa famille, son appartement, sa vie.

Réglisse ne croyait pas que tout puisse être réglé une mauvaise fois pour toutes. C'était son seul et unique point commun avec les crabes. Elle pensait qu'on peut choisir sa vie.

La petite différence c'est qu'elle n'avait pas choisi la même.

Si bien que Réglisse était heureuse.

Elle souriait et riait tout le temps, adorait ses amis, était d'une générosité sans limite et sans raison. Elle donnait sans compter et sans jamais espérer quelque chose en retour.

Elle était heureuse que quelqu'un puisse penser à elle mais toujours un peu étonnée aussi. Chaque

geste, chaque sourire, chaque douceur était une surprise. Inattendus.

Réglisse avait décidé qu'elle était du Sud.

Elle ne savait pas vraiment pourquoi et ne savait même pas où, exactement, au Sud.

Seulement, elle aimait les couleurs vives, le soleil, les cactus, le sable, les hamacs et les fruits défendus.

Elle était donc de quelque part, dans le Sud.

Réglisse était rarement triste. Ou plutôt, il était extrêmement rare que Réglisse s'avoue triste.

Et pourtant, elle avait eu, peut-être plus qu'aucune autre, peut-être pas, son lot.

Son lot d'éblouissements fugitifs, de désassemblages compatissants à la saveur doucereusement amère, de liaisons traversées de désamour, d'épées dans le dos sournoisement déguisées en flèches cardiotoniques.

Heureusement, elle n'en était pas sortie indemne. Elle en était sortie combattante. Une femme armée jusqu'aux talons sortie toute droite de la tête des illusions.

Elle comptait faire la peau à tous les lâches, les je-sais-pas-où-j'en-suis, les je-suis-désolé, les faux-semblants, les à-peu-près, les je-t'épargne-pas, les trouillards.

Les mêmes silences, les mêmes absences, les mêmes errances.

De pâles doublures.

Exit.

Elle voulait faire de la place au latéral.

Mais, quelquefois, dans de rares moments d'abandon, Réglisse lâchait les armes et se laissait aller à être triste. Elle n'ouvrait plus sa porte, ne répondait plus au téléphone, n'écrivait plus de lettres délirantes, ne s'habillait plus qu'en noir.

Lorsque Réglisse traversait une zone d'ombres qui pouvait durer jusqu'à quinze jours, ses amis se taisaient.

Réglisse se fondait dans le sol, le cœur enroué. Elle s'enroulait en elle-même et se coulait en boule. Elle se laissait dérapier, chavirer... Elle se noyait avant de devenir torrent, chute d'eau, rivière, ruisseau, pour enfin se réduire en flaque.

À la fin, elle se rassemblait et recollait ses morceaux.

Ses amis attendaient. Patiemment.

Ils attendaient qu'elle renaisse de ses gouttes et de ses miettes trop salées.

Ses amis attendaient que ça passe.

Ça finissait toujours par passer.

Elle, pinces et dépendance

Après avoir abattu sa dernière carte, Réglisse redevenait toujours aventureuse car elle avait à nouveau les mains libres.

Ils vérifiaient seulement que Réglisse voyait toujours Elle car ils n'auraient pas voulu que Réglisse soit totalement seule non plus.

On ne sait jamais.

Un soir, une âme en peine, la fin d'un sourire, une disparition non identifiée.

Mais, même au fin fond du gouffre, Réglisse continuait à voir Elle.

Tout accident était évité.

Elle veillait.

Jusqu'au retour du sourire.

UN COUPLE EN AMITIÉ

Elle et Réglisse étaient amies depuis plus de vingt-six ans. Elles s'étaient connues dans la fausse famille de Réglisse qui l'avait enlevée à la vraie.

Ses faux parents, deux vieux crabes, trop riches, trop vieux, n'avaient pas pu avoir d'enfant et avaient donc choisi de prendre celui d'une autre famille qui, elle, avait besoin d'argent pour ses autres enfants.

C'est ainsi que Réglisse était devenue le petit miracle de ce vieux couple de crustacés.

Ils avaient délibérément choisi un garçon parce que bon, les filles... Madame était une fille, me direz-vous, oui, mais pas vraiment. Ce qui tombait plutôt bien puisque Réglisse n'était pas vraiment un garçon.

Réglisse, qu'on appelait encore Charles à cette époque qui n'a jamais vraiment existé, faisait donc tous les jours semblant.

Semblant d'être un garçon.

Semblant d'être l'enfant chéri de Monsieur et de Madame.

Semblant de s'appeler Charles.

Seulement, le soir venu, lorsqu'elle était enfin seule, Réglisse redevenait Réglisse.

Elle mettait sa chemise de nuit, coiffait ses cheveux devant la glace, rêvait qu'elle était une princesse et qu'un jour un prince luxurieux la ferait mourir de plaisir.

Ce fut lors d'un de ces moments de liberté qu'elle rencontra Elle pour la première fois. Elle n'avait que quatre ans à cette époque mais Elle cherchait déjà son amoureux dans toutes les maisons de Paris et ce fut à cette occasion qu'elle l'aperçut pour la première fois.

L'amitié c'est comme l'amour : une évidence.

Il n'y a pas de « pourquoi ? », il y a seulement des « enfin ! ».

Enfin, Réglisse et Elle s'étaient rencontrées !

Enfin, Réglisse et Elle s'étaient retrouvées !

Enfin, Réglisse et Elle allaient pouvoir s'aimer !

Elle était donc apparue dans la chambre de Réglisse un pâle soir de décembre. Comme pour Jérôme, Elle avait attendu l'Occasion. Mais elle était juste arrivée plus vite.

L'amitié, c'est souvent un peu moins compliqué que l'amour et puis, Réglisse avait toujours été prête.

L'Occasion prit la forme d'une robe lamée couleur pomme d'amour.

Cette robe, que Charles avait empruntée à titre définitif à une boutique où il accompagnait parfois Madame, était faite pour elle.

Réglisse était absolument ravissante dedans. Une promeneuse égarée dans un rêve de Jérôme, qu'Elle ne connaissait pas encore.

Quand Elle l'avait vue dans cette robe, elle n'avait pas pu s'empêcher de descendre pour le lui dire.

C'était son premier voyage en bas et Elle avait un peu peur de la réaction de Réglisse lorsqu'elle apparaîtrait pour la première fois dans sa chambre.

Réglisse n'avait pas du tout, mais pas l'ombre d'une seconde, était étonnée de la voir apparaître à ses côtés dans le miroir de sa chambre.

Réglisse avait tout de suite entamé avec Elle une discussion qui n'est toujours pas finie aujourd'hui

et qu'elles reprennent à chacune de leurs retrouvailles au point où elles l'ont laissée la dernière fois.

Au milieu d'une phrase. Au milieu d'un mot.

La conversation infinie d'Elle et de Réglisse avait donc commencé un soir d'hiver dans la chambre de celle-ci alors que celle-ci avait huit ans et celle-là, quatre.

– Tu es absolument ravissante dans cette robe.

– C'est vrai, tu trouves qu'elle me va bien ?

(petit tour de piste)

– Merveilleux.

– Mieux que la bleue pailletée ?

– Beaucoup mieux que la bleue. Elle met en valeur ton teint, ta taille fine et tes yeux rieurs.

(re-petit tour de piste)

Réglisse souriait comme jamais elle n'avait souri et pourtant Réglisse avait toujours beaucoup souri. Elle embrassa Elle délicatement et lui dit :

– Réglisse...

– Je sais. Elle...

– Joli prénom.

– Merci.

– Amies ?

– Inconditionnellement.

Elles s'étaient embrassées de nouveau. Avec effusion, cette fois.

Plus tard, les discussions furent assez semblables sauf dans les périodes sombres de Réglisse qui coïncidaient en général avec la fin d'une de ses fameuses attractions à combustion limitée.

– De toute façon, c'était un con.

– Oui, mais il était quand même vachement beau.

– Mouais.

– Attends, tu rigoles, il était superbe.

– Il avait des yeux vides, des dents de requin et un sourire de faussaire.

– Tu dis ça pour me faire plaisir.

– Mais pas du tout!

– Tu disais pas ça au début.

– J'osais pas! T'avais l'air vraiment amoureuse.

– Comme toujours. Et tu vois le résultat.

– Peut-être... Mais ce sont eux qui ont un problème. Pas toi!

– Oui, enfin, il y a quand même un détail qui peut les surprendre.

– Mmm...

– Un petit détail.

– Enfin, pas si petit que ça quand même...

– *Nobody's perfect, honey.*

Elle, pincés et dépendance

Là-dessus, elles partaient d'un grand éclat de rire et le monde recommençait à tourner. Autour de Réglisse.

Ça sentait la couleur à plein nez.

Ça chantait le prochain amour à plein tube.

LA GUERRE DES CRABES AURA LIEU

Réglisse avait réceptionné Elle avant la chute et la tenait fermement dans ses bras. Caressait ses longs cheveux roses. Avalait les larmes qui ne cessaient de s'écrouler sur ses joues.

Réglisse chantait tout doucement, très tendrement, un air à fort potentiel consolateur.

En attendant le retour.

Le retour d'Elle en elle-même.

Réglisse n'attendait pas d'Elle qu'elle parle, qu'elle raconte, qu'elle déverse. Réglisse savait déjà.

Elle savait l'Occasion, en passant par les chipirons, en s'installant dans la salle de bains, en baisant sur le canapé, en s'achevant dans la cuisine.

Réglisse savait que les crabes avaient pris possession de la tête de Jérôme et avaient atteint son cœur sans qu'Elle n'ait pu ou su lutter.

Mais à la différence du désespoir d'Elle, Réglisse refusait de considérer la lutte achevée. La guerre lasse. La partie perdue.

Réglisse était joueuse. Le hasard était son domaine, son terrain de prédilection. Les crabes voulaient jouer au plus malin.

Réglisse suivait et doublait la mise. Réglisse remettait Elle en jeu.

En y pensant, en pensant à la bataille, au combat, Réglisse se mit à sourire, puis à rire, puis à s'écrouler de rire.

Elle ne comprenait pas pourquoi mais comme elle avait toujours eu le sens de l'humour, tout en continuant à pleurer d'un œil, Elle se mit à rire de l'autre.

Puis le rire prit le dessus sur les larmes et Elle se mit à pleurer de rire aussi.

Quelques minutes de joie plus tard, Réglisse se dit qu'il était temps de relancer les dés. Elle savait que le rire est un pansement de l'âme à la partition éphémère.

Car même si, maintenant, Elle riait, elle n'en demeurait pas moins désenchantée. Toujours

éprise. Car même si Réglisse riait, Jérôme n'en était pas moins possédé. Toujours en prise.

Elles se devaient de le réveiller. De le libérer. De briser les chaînes. De dynamiter les barreaux. Définitivement.

Il fallait donc agir. Vite. Le plus vite possible. Réglisse dit :

– Bon, alors, on s'y met ?

– À quoi ?

– À sauver Jérôme.

– Mais on ne peut pas le sauver, Réglisse. Il ne me voit plus, il ne m'entend plus, il ne ressent plus, il ne rêve même plus. Ils l'ont eu. J'abandonne.

– Tu l'aimes ?

– Pardon ?

– Je disais tu l'aimes, cet abruti, cet idiot, ce connard ? Tu l'aimes ce mec, oui ou merde ?

– Merde ! Oui ! Bien sûr ! Et tu le sais très bien.

– Depuis quand abandonnes-tu ceux que tu aimes ?

– Je ne l'abandonne pas. J'abandonne, c'est tout.

– C'est pire.

– Comme tu veux. On ne peut pas se battre indéfiniment contre des moulins.

– C'est faux et tu le sais très bien. Il existe un précédent. Célèbre.

– Hum...

– Et puis, il ne s'agit pas de moulins. Il s'agit de crabes. Et tu les as suffisamment étudiés pour savoir qu'on peut les combattre.

– Je les ai étudiés pour les éviter. Pas pour les combattre. En plus, je n'ai pas fini ma thèse.

– Peu importe. J'ai une idée.

– Ouais.

– Comment ça, ouais ? Ça veut dire quoi tout ce charabia onomatopéique semi-sceptique ?

– Rien, rien...

– Je te le dis. J'ai une idée. On va faire un « atclc ».

– C'est quoi un « atclc » ?

– Un acte terroriste contre les crabes, lui expliqua Réglisse.

– On joue quand ?

– Tout de suite.

– Les règles ?

– Pas de règles. Tous les coups sont permis.

Se débarrasser de crabes physiologiques n'est pas une chose aisée. Se défaire de crabes psychiques est encore plus difficile.

Les crabes sont partout. Là où on s'y attend le moins.

Tant qu'on ne fait qu'observer des crabes, tout va bien. Mais le jour où ils prennent le pouvoir

de l'intérieur, qu'ils vous pénètrent et vous déchiquettent en profondeur, le combat devient périlleux. Il se peut que lors de son issue, vous ne puissiez qu'y laisser votre âme. Il se peut qu'à votre insu, vous soyez devenu crabe. Il peut vous en coûter cher : le prix de l'humain.

Délivrer Jérôme des siens était donc un jeu hasardeux.

Mais Réglisse n'avait pas peur. Réglisse aimait Elle et Elle aimait Jérôme plus qu'elle-même. Leurs carapaces seraient toujours trop tendres. Il n'y avait donc aucun risque de mue, de métamorphose. Elles ne pouvaient qu'en crever.

Or, Elle sans Jérôme était déjà morte. Et Réglisse sans Elle était déjà froide. Funeste.

Quant à Jérôme, il était peut-être déjà trop tard.

Seulement, il y avait quand même un problème. Tout petit. Minuscule. Mais un problème à résoudre tout de même.

Réglisse ne savait pas comment faire pour combattre les crabes de Jérôme. Elle n'en avait pas la moindre idée. Pas l'ombre d'une étincelle. Pas le plus petit « atclc » en vue.

Si bien que pour faire illusion, lorsque Elle lui posa la question, Réglisse échafauda.

- On fait quoi alors ?
- Ben, je sais pas trop. J’imagine qu’il faut trouver des armes.
- Des armes ?
- Oui, des armes pour combattre les crabes.
- Quel genre d’armes ?
- On pourrait essayer les fleurs.
- Banal. Illusoire. Fanées.
- On pourrait recruter !
- Qui ?
- Des va-t-en-guerre !
- T’en connais ?
- Non...
- Tu supportes l’effort ?
- Non !
- Idem.
- On pourrait construire une bombe !
- Tu sais faire ?
- Je peux apprendre.
- Et on exploserait quoi ?
- Ton amour. Furieusement !
- Je ne vois pas bien à quoi cela pourrait nous servir.
- Tu as raison.
- On pourrait...
- Hum...
- On pourrait...

- Oui?
- On pourrait déjà essayer d’y croire un peu.
- OK. Et après?
- Arrête de me mettre la pression! On pourrait... commencer par réfléchir, répondit une Réglisse légèrement agacée par son propre manque d’illusions.

Réglisse et Elle s’installèrent donc sur le canapé du salon. Réglisse prit sa tête entre ses mains et Elle se mit à mâchonner une mèche de ses cheveux vert luisant.

Elles se concentraient. Très vite, Réglisse, refusant le silence qui risquait de remettre en cause leur détermination, annonça :

- On pourrait utiliser les mots!
- Oui, pourquoi pas. Mais comment? demanda Elle.
- On pourrait lui écrire, proposa Réglisse.
- Mouais..., douta Elle.
- Ou installer des pancartes dans son appartement. Ou bomber des slogans sur sa porte. Ou lancer des cerfs-volants multicolores et libérateurs.
- On écrirait quoi? sollicita Elle.
- Je sais pas moi. « Sous les pavés, la plage », « Céder un peu c’est capituler beaucoup »,

« Défense de ne pas afficher » ou « L' imagination au pouvoir », répondit Réglisse.

– Déjà vu, constata Elle.

– Déjà lu, s'effaça Réglisse.

– Déjà perdu, termina Elle, réduite.

Elles se remirent à penser. Intensivement. Elle prit sa tête à bras-le-corps et Réglisse son cœur à tire-larigot. Soudain, fulminante, Réglisse s'écria de sa somptueuse voix de cheminée mal ramonnée :

– Et si on allait voir les parents de Jérôme!

– Pour quoi faire? demanda Elle.

– Pour leur parler. Discuter. Les faire changer d'avis. Les convaincre de nous aider à sauver leur fils.

– Faut pas rêver! acheva Elle.

À peine Elle eut-elle prononcé cette phrase que la pièce s'éclaira en même temps qu'elles.

Tout s'illumina. *Facta est lux.*

Mais oui. Mais bien sûr.

Comment n'y avaient-elles pas pensé plutôt?

La Solution, la seule. L' Arme, l'ultime. Contre les crabes. Évidente. Indiscutable.

La messe était dite. Les jeux faits.

RIEN NE VA PLUS

Quelques heures plus tard, Elle était dos au mur, agenouillée au pied du lit de Jérôme. Elle l'écoutait dormir. Elle le regardait respirer. Son bel amour.

Elle doutait. Et si, et si, et si, et si... Pourquoi? Comment? Combien? Mais où est donc Ornicar? Pitié! Au secours! Et pourtant...

Et pourtant, il fallait tout de même essayer. Réfuter le pensable. Contredire le concevable. Assaillir le vraisemblable.

Elle n'avait plus rien à perdre. Elle avait déjà perdu Jérôme. Enfin, presque.

Elle se rassembla. Se prépara. Et se lança. En désordre. En vac. Sans trompette ni tambour.

De la tête de Jérôme, Elle traversa à la vitesse de

son amour la voûte, la dure-mère et l'arachnoïde, franchit la pie-mère jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin la rêverie.

Munie de la clef des songes, Elle ouvrit la porte d'entrée.

Lorsqu'elle vit le hall de la rêverie de Jérôme, Elle trembla de toute sa foi. Elle reconnaissait à peine ce lieu qu'elle avait si souvent visité. La grande rêverie. La plus grande et la plus importante de son enfance. Celle où elle avait vécu son plus bel éclair. Celle où elle était tombée indéfiniment. Sur Jérôme. Celle où elle avait brûlé pour la première fois. Autrefois.

La rêverie était vide et grise. Terne. Poussiéreuse. Abandonnée. Une odeur de renfermé prit Elle à la gorge. De longues toiles d'araignée glissaient le long des murs et un froid pénétrant y régnait en maître. Les fenêtres étaient si noires que presque aucune lumière ne pouvait plus y pénétrer.

La rêverie était devenue si petite. Si fragile. Elle ne tenait plus qu'à quelques rêves. Elle eut envie d'en pleurer. Mais il était encore trop tôt. Ou trop tard. Peu importe. C'était inutile.

Et ce silence. Ce sinistre silence. La rêverie baignait dans un silence absolu et impénétrable. Elle se sentait si seule.

Elle appela Jérôme. Elle implora sa voix. Mais personne ne répondit.

La rêverie était immense autrefois, elle comprenait alors pas moins de mille deux cents pièces, dont quatre cents cuisines. Ouvertes. Les unes sur les autres. Joyeuses. Fanfaronnes. Bruyantes.

Mais la rêverie n'était plus. Ou si peu. Il ne restait plus que quatre portes. Lui faisant face. Fermées.

Elle devait choisir. Sans hésiter même une seconde, pour empêcher la peur de se faufiler, elle ouvrit la première porte à gauche.

Une devise ricaneuse se précipita, sonnante et trébuchante, sur Elle. Ses pattes libellées en découpoirs tentèrent de se jeter à sa gorge. Elle eut heureusement le réflexe de refermer précipitamment la porte sur ces serres monétaires. Clôturé, le cours s'effondra.

Dévalorisé.

Elle aurait dû se méfier. Elle aurait dû hésiter, ne serait-ce qu'une seconde. Une infime seconde.

Elle aurait dû savoir. Qu'ils seraient là. Eux aussi. Qu'ils l'avaient entendu arriver.

Et qu'ils l'attendaient de pincés fermes.

Elle était à nouveau dans le hall d'entrée de la rêverie. La pièce s'était encore assombrie. Elle était encore plus sale. Les murs décrépis se fendillaient de toutes parts et se resserraient sur eux-mêmes.

Jérôme rêvait de moins en moins.

Il ne restait plus que trois portes. Trois portes derrière lesquelles se trouvait un songe inconnu.

Plus ou moins bien intentionné.

Elle hésitait. Elle ne savait pas quelle porte ouvrir. Il n'y avait aucun moyen de le savoir.

Le hasard d'Elle ouvrit donc la porte la plus à droite. Et Elle le vit. Il était là, assis sur le canapé. Comme le soir, où il l'attendait. Comme le soir du jour du petit-déjeuner. Il souriait et tenait un verre dans sa main. Songeur. Abandonné.

Elle reprit le peu de respiration et d'espoir qui lui restaient encore.

Elle venait de trouver Jérôme. Il était là. Devant ses yeux.

Mais un Jérôme exsangue. Blême. Si pâle, si livide, si maigre, qu'elle se dit qu'elle était arrivée juste à temps.

Lorsqu'il l'entendit approcher, Jérôme se retourna et la regarda. Il lui sourit énigmatiquement et lui fit vaguement signe d'approcher.

Elle se sentait revivre. Il la voyait à nouveau. Ne serait-ce qu'en rêve. Jérôme ne pouvait rêver mieux.

Elle se dirigea vers lui. Elle avait du mal à avancer, car le sol semblait se dérober sous ses pieds.

Il était gluant, glissant, collant.

Elle, pinces et dépendance

Son amour lui donna la force de continuer. Et lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques centimètres de lui, elle le vit. Lui aussi. Il était là. Le cyclope.

Il la regardait. La fixait. Arrogant. Hautain. Elle ne voyait plus que lui. Hypnotisée.

Le trou. L'orifice dans la tête de Jérôme. Celui dont s'écoulait la sève visqueuse qui recouvrait le sol.

Le trou se déplaça et la main de Jérôme l'accompagna dans son mouvement. Son bras se tendit vers elle. Doucement. Maladivement. Malaisément.

Suffisamment pour laisser à Elle le temps d'entrevoir le regard de l'Amok, de courir vers la porte, de l'ouvrir, de s'écrouler dans le hall et de claquer la porte derrière elle.

En un instant. Juste à temps. Juste avant. La déflagration.

Elle était en plein cauchemar.

Bien évidemment, les rêves ne sont jamais que des rêves et on ne peut leur accorder une importance excessive. Mais Elle ne pouvait s'empêcher de continuer à y croire. Encore un peu. Entre deux portes.

SAUDADE

Elle n'en pouvait plus. La rêverie était maintenant minuscule. Les murs s'étaient encore rapprochés. La rêverie n'existait presque plus. Elle n'aurait même bientôt jamais été. Comme elle.

Il faisait nuit noire et il neigeait. Elle ne voyait plus rien. Elle avait du mal à respirer, l'air saturé de réalité embrumait ses poumons assoiffés. Et, malgré le froid insoutenable, elle transpirait à grosses gouttes. Elle ruisselait d'angoisse fondamentale.

Seul le bruit des lambeaux des murs suintants qui s'écroulaient sur le sol maintenait l'illusion qu'elle n'était pas seule.

Il restait deux portes. Mais Elle savait qu'elle n'avait plus qu'une chance. La dernière. Après, elle

n'aurait plus la force de lutter. Après, ils auraient gagné. À moins qu'ils n'aient déjà gagné. Elle ne le saurait peut-être jamais.

Cette fois-ci, elle refusa de s'en remettre au hasard. Il n'était pas fiable. Trop aventureux. Trop aléatoire.

Elle chercha donc une astuce, une ruse, un stratagème qui lui permettrait de faire un choix. Le bon. Elle n'en connaissait qu'un : l'écoute aux portes.

Grelottante, Elle se rapprocha à tâtons des deux portes et colla son oreille contre la première. Elle n'entendit rien. Juste le bruit du rien. C'est-à-dire absolument rien. Que dalle. Des clous. Nada.

Elle se savait en porte-à-faux mais refusa d'abandonner.

Elle se dirigea donc, aidée de ses deux pieds (ce qui est classique) et de ses deux mains (ce qui l'est déjà moins), vers la seconde porte. Elle s'y appuya, se cristallisa, se canalisa et perçut un bruit. Infinitésimal.

Un bruit d'air qui s'engouffre, qu'elle croyait connaître. Ce n'était pas très fort, mais on ne pouvait s'y tromper. Un souffle. Familier. Douillet. Apaisant. Nostalgique.

Le son d'une respiration qui avait fait corps avec la sienne, celle de l'homme qui avait fait cœur avec elle.

Elle choisit donc de jouer son va-tout et de risquer cette porte respiratoire.

Elle l'ouvrit et pénétra lentement dans la pièce.

Elle se retrouva dans une chambre. Une chambre banale, triste et sans charme. Une chambre sans couleurs, ni musique, ni livres.

Mais imperceptiblement plus éclairée que le reste de la rêverie.

Un petit garçon était joliment endormi dans un lit. Son visage enfoui dans l'oreiller. Il n'était pas particulièrement séduisant. Trop maigre. Trop flou. Mais il se dégageait de son sommeil une étrange quiétude.

Elle connaissait ce mirage. Ne connaissait que lui. Son heureux présage.

Elle avait visité ses rêves sucrés d'antan. Quand il rêvait encore.

Elle était tombée. Sur lui. Toujours un peu plus. Sans fin. Jusqu'à ce jour.

Jérôme dormait profondément. Paisible. Tranquille. Perdu dans le monde de ses rêves. Il n'y avait ni trou, ni devise, ni liquide rouge carmin.

Juste le bruit tendre et souple d'une respiration.
Celle d'un enfant.

Elle lui caressa délicatement les cheveux. Dans un dernier geste. Épuisée. Vidée. À bout d'espoir.

Le petit garçon s'éveilla et devina sa présence dans la pénombre. Il la regarda de ses yeux mi-clos et lui demanda, étonné :

– Qui êtes-vous ?

– C'est moi, Jérôme, lui répondit-elle « petite musique de nuit ».

– Qui moi ?

– Elle.

– Pourquoi m'avez-vous réveillé ? J'étais ailleurs. J'étais bien.

– Je sais mais il le fallait.

– Pourquoi ?

Comme Elle ne répondait pas car elle ne savait que répondre, l'enfant se mit à pleurer. Il ne connaissait pas cette femme étrange qui venait d'apparaître dans sa chambre.

Ses larmes tombèrent sur le sol et Elle entendit aussitôt un bruit sourd. Elle regarda par terre et vit poindre sous le lit de l'enfant une minuscule pince rouge qui se mouvait de travers.

Très vite, une deuxième pince jaillit un peu plus loin. Puis, une carapace d'où deux petits yeux noirs et brillants la regardaient fixement. Elle crut

même deviner un sourire sardonique. De sa bouche sortaient cinq petites dents pointues antéro-latérales. Le petit crabe avala une des larmes de l'enfant et sembla s'en trouver ragaillardi.

Le bruit se fit rapidement plus intense. Les pinces plus nombreuses. Les crustacés sortaient de partout : des étagères, des tiroirs, des placards... Des dizaines, des centaines, des milliers. Rouges, noirs, verts, marron. Des petits comme des grands. Des durs et des mous. Des femelles comme des mâles.

Ils commençaient à recouvrir le sol de la pièce et on ne pouvait faire un pas sans risquer d'en écraser un.

L'enfant pleurait toujours et les crabes buvaient ses larmes, montant les uns sur les autres pour être les premiers à les attraper.

Après quelques instants, ils commencèrent à s'attaquer à Elle, à lui pincer les chevilles. Elle agitait les jambes et les crabes retombaient à terre, mais ils recommençaient aussitôt leur ascension malveillante.

L'enfant pleurait de plus en plus fort. Les larmes devenaient plus nombreuses et plus grosses à chaque seconde et les crabes se jetaient sur celles-ci avant même qu'elles n'atteignent le sol.

Un crabe un peu plus téméraire ou un peu plus maléfique que ses congénères pinça les chevilles d'Elle jusqu'au sang. À cette vue, les crabes s'excitèrent et se mirent à grimper frénétiquement sur Elle. Elle était terrorisée. Elle sautait dans tous les sens et essayait de se dégager de ces morsures maniaques mais le répit ne durait jamais longtemps.

Elle ne savait plus que faire. Si elle décidait de s'enfuir maintenant, l'enfant serait à leur merci. Elle l'avait réveillé et il était trop tard, ses rêves ne pouvaient plus le protéger. Les crustacés commençaient déjà à grimper le long des pieds de son lit.

Il fallait qu'elle trouve un moyen de sauver Jérôme et sa seule pensée était d'essayer de l'empêcher de pleurer.

Elle chercha à oublier sa douleur, à la terrer au fond d'elle-même. Elle négligea le sang qui coulait le long de ses jambes alors qu'elle était maintenant à genoux, à bout de force, au pied du lit de son amour.

Les crabes s'étaient un peu calmés, trop occupés à boire son sang et à se gaver de ses souffrances.

Elle se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras et le berça pour qu'il se calme. La présence d'une si

belle femme qui préférait se laisser dévorer vivante plutôt que de l'abandonner à ses cauchemars parvint à calmer un peu l'enfant. Tout doucement, ses larmes se transformèrent en hoquets.

– Je suis là, lui dit-elle d'une voix rassurante et presque maternelle.

Cette simple phrase, pourtant anodine, rassura l'enfant. Personne ne lui avait jamais dit quelque chose de si doux. De si pur. Une phrase sans attente de réponse, sans promesse.

Mais comme les yeux de l'enfant conservaient encore une part de leur effroi, que les crabes étaient toujours là et qu'ils recommençaient à s'attaquer à ses jambes, Elle savait qu'elle n'en avait pas encore fini.

Ne sachant que faire, trop anémiée pour expliquer, trop perdue pour trouver une solution rationnelle et explosive, elle préféra poser une question lointaine qu'elle espérait salvatrice :

– Et si demain, il pleut à l'envers ?

Comme l'enfant ne répondait pas, Elle répéta très doucement de sa chaude voix résignée « tendre est la nuit » :

– Et si demain, il pleut à l'envers ?

Comme Jérôme ne répondait toujours pas et qu'il était déjà en train de se remettre à pleurer,

Elle ajouta, encore plus doucement, désespérée, à bout de force, alors que des larmes étaient déjà apparues à la lisière des pupilles enfantines :

– On sera obligés d’aller vivre sur les nuages.

Les yeux du garçonnet ravalèrent leurs perles de tristesse, sa tête se releva et un sourire infime se dessina sur ses lèvres cannelle. Ses iris s’agrandirent. Son regard étincela. Ses joues se colorèrent.

Il se rappelait avoir lu une phrase comme celle-là. Une douce chaleur lui parcourut le corps, chatouillant ses doigts de pieds, réveillant quelques organes au passage, avant d’exploser malicieusement dans sa tête.

Son teint pâle gagna en couleur, ses cheveux poussèrent brusquement, mais surtout ses contours se définirent. L’enfant se détachait enfin.

Le petit garçon se mit à grandir. Ses pieds sortirent du lit. Sa tête se cogna contre le dossier. Son torse s’allongea et ses grandes jambes se couvrirent de poils. Même son sexe se réveilla. À nouveau raide dingue d’Elle.

L’enfant que Jérôme avait été venait de se réveiller d’un long sommeil de rêves et l’ancien enfant que Jérôme était redevenu rêvait à nouveau sans trêve, ce qui revient, à peu de choses près, au même.

Il pensait au Livre. Il revoyait le Livre. Il relisait le Livre en pensée.

Le seul et unique Livre, en dehors des livres scolaires et de la Bible en bandes dessinées. Celui qui avait pu échapper à la vigilance de ses parents.

Le Livre était conservé dans un antre secret des toilettes de leur hôtel ordinaire.

Une inconnue lui avait envoyé le Livre pour son anniversaire. Un jour.

Elle avait pris soin de le cacher dans une enveloppe beige sinistrose, inodore et sans saveur, à l'en-tête de la société Partners & Partners, ce qui avait tout de suite rassuré les deux sans-cœur, qui, pour une fois, n'avaient pas ouvert le courrier de leur fils.

L'inconnue avait écrit sur la première page du Livre :

« Attends-moi. Je suis tout près.

Tu verras, le jour où il commencera à pleuvoir à l'envers, je t'attendrai sur un nuage.

En m'attendant, lis ce livre et n'oublie pas de continuer à rêver. Tu fais ça si bien.

E. »

Elle souriait car elle voyait bien au sourire de Jérôme qu'il venait de comprendre.

Et Jérôme souriait car il venait de comprendre. Elle était là.

Plus rien ne pouvait lui arriver. Le rêve avait repris le pouvoir.

Les crabes se mirent à rapetisser. Ils étaient de moins en moins nombreux, de plus en plus mous, de plus en plus flous. Leurs couleurs s'affaissaient, leurs carapaces devenaient transparentes. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un et que Jérôme, qui venait de se lever de son lit, l'écrase d'un pied rageur.

Les crabes avaient définitivement disparu de la chambre de Jérôme. De sa vie. De sa tête. De son corps. De ses songes. Enfin. Une sinistre fois pour toutes.

Le premier jour de sa vie sans crabe pouvait recommencer. Il allait être à nouveau dépucelé.

Par Elle.

RENAISSANCE ONIRIQUE

Les jambes d'Elle reprirent leur belle assurance. Elles étaient plus magnifiques que jamais. Ses plaies se refermèrent. Seule une fine cicatrice demeurait sur sa cheville gauche. Souvenir de la lutte. Réminiscence de la victoire.

La rêverie se transforma à son tour. Les fenêtres s'éclaircirent. La lumière revint, se réfléchissant sur tous les murs. Les couleurs étaient de retour. Plus éclatantes et combatives que jamais.

Lesdits murs se solidifièrent, s'élargirent et se nettoyèrent. Les toiles d'araignée disparurent en un clin d'œil. Plusieurs milliers de portes s'ouvrirent en même temps, laissant échapper des rires légers, des gémissements voluptueux, des collusions amoureuses, des conversations surréalistes.

Le Bruit était partout. Le Bruit avait repris possession de la rêverie.

La chambre ne voulut pas être en reste. Le lit se transforma en table, le bureau en évier, la moquette en carrelage. Le plafond s'autocolora. Un réfrigérateur se mit à ronronner. Des balconnets s'habillèrent de fleurs.

Jérôme regarda Elle en souriant. Ils étaient de retour dans la cuisine. La cuisine de Jérôme. La même et pourtant une autre. Jérôme était lui aussi de retour. Le même et pourtant un autre.

Elle était sortie de la tête de Jérôme pour se retrouver directement blottie au creux de ses bras. Resplendissante.

Jérôme et Elle venaient donc de manger.

Jérôme souriait béatement.

Jérôme regardait Elle qui souriait rêveusement en regardant Jérôme qui souriait béatement.

Elle et Jérôme étaient donc allongés sur le sol de la cuisine. Jérôme voyait entièrement Elle. Elle n'avait jamais disparu. Elle avait toujours été là. Vivante. Tangible.

Ses jambes étaient plus lumineuses que jamais. Son cul toujours plus attrayant. Ses lèvres au goût de fraise encore plus alléchantes.

Pour célébrer leur résurrection, Elle changea la couleur de ses cheveux, ce qui lui permit de

faire sourire Jérôme une deuxième fois en moins d'une minute.

Ce sourire donna soif à Elle. À moins que ce ne fût la soif de victoire. Ou les deux. Ou tout autre chose.

Elle se leva langoureusement du sol de la cuisine et se servit un cranberry-vodka, une spécialité ramenée d'un de ses multiples voyages.

Ce cocktail avait un premier avantage : il était effroyablement sucré.

Ce cocktail avait un second avantage : il était horriblement alcoolisé.

Elle avait bu. Elle n'avait plus soif.

Elle avait bu. Elle était joliment sucrée et voluptueusement alcoolisée.

Jérôme la regardait. Elle recommençait à chavirer.

Elle s'alluma immédiatement une cigarette pour mieux perdre son esprit et renforcer l'appétit qu'elle voyait déjà renaître en elle.

Mais, avant même qu'elle n'ait eu le temps d'avalier un souffle de fumée, Jérôme eut envie d'Elle. Là. Tout de suite. Maintenant. Dans son ancienne nouvelle cuisine. En bouquet final. En couronne d'adieu.

Jérôme passa ses longs bras autour de la fine taille d'Elle en se blottissant contre son dos. Elle

l'embrassa en rejetant ses courts cheveux bleu nuit en arrière. Jérôme l'embrassa à son tour, en se penchant sur elle. Elle se retourna, lui caressa délicatement les joues en effleurant son torse et avala ses lèvres.

Chaque fois un peu plus fort. Chaque fois un peu plus vite.

Encore plus fort. Encore plus vite.

Encore, encore, encore, encore, encore, encore, encore...

La table fut particulièrement épanouissante, le sol lascif, la machine à laver sensuelle et l'évier concupiscent. Elle trouva l'endroit pénétrant. Jérôme réjouissant.

La cuisine était bien l'endroit idéal pour... Allongés, nus, sur le carrelage, ils s'allumèrent l'un l'autre une cigarette. À des fins purement fumigatoires. Pour mieux dévoyer l'inspiration.

Jérôme redevenait. L'ancien Jérôme avait arrêté de fumer depuis plus de trois ans pour ne plus avoir à descendre au pied de son cabinet et gagner un quart d'heure chaque jour. Le monde était devenu non-fumeur et lui avec. À présent, il redécouvrait enfin ces bouffées de volupté. À ciel ouvert.

Jérôme pensa au Livre en regardant les volutes

bleuâtres s'élever en toute légèreté vers le plafond orange pétri de sentiments. Elle ne pensa à rien du tout. Elle détestait penser en fumant. Cela gâchait le plaisir de l'asphyxie.

Au moment même où ils écrasèrent d'un silencieux accord leurs cigarettes sur le sol, ils se rendirent compte qu'ils étaient totalement crevés.

Ils allèrent donc chercher tous les draps, toutes les serviettes, toutes les couvertures, tous les tapis, tous les plaids, tous les rideaux et tous les coussins de l'appartement de Jérôme.

Ils s'installèrent un lit de fortune et de mauvais aloi à même le sol et s'y fondirent avant de se fondre l'un dans l'autre.

Elle eut tout juste le temps de murmurer, dans un souffle acidulé, à l'oreille de Jérôme :

– Exactement !

Une seconde après, ils dormaient paisiblement allongés dans leur histoire d'amour. Ensevelis. Enserrés.

LIVRE IV

*Il avait entendu dans l'épicerie
que Madame Rosa n'en avait plus
pour longtemps et qu'elle était atteinte
dans ses organes principaux qui n'étaient
plus d'utilité publique, et il devait
croire qu'une telle personne pouvait
le comprendre mieux que celles qui
sont encore intégrales et il était monté.*

Émile Ajar, *La Vie devant soi*

RENCONTRE BAROQUE

Lorsque Elle et Jérôme se réveillèrent de leur sommeil de rêve, ils étaient partants. Déserteurs.

Partants pourquoi ? Jérôme ne le savait pas. Elle si. Ils partirent donc. Rencontrer Réglisse. Retrouver Réglisse.

Elle ne se servit pas devant Jérôme de son pouvoir. Elle n'osa pas et préféra se déplacer avec lui à pied jusque chez Réglisse.

Jérôme avait déjà eu pas mal d'émotions en une seule journée et Elle ne voulait pas le brusquer. Le déstabiliser un peu plus. Elle savait qu'il manquait encore d'entraînement.

Ils étaient donc partis à pied de chez Jérôme. Enfin... en courant. Parce qu'Elle n'avait pas

encore l'habitude de marcher quand elle était heureuse et pressée. Pour rejoindre ceux qu'elle aimait. Elle aussi manquait d'entraînement.

Pourtant, Elle aurait dû savoir que Jérôme se doutait déjà de son super-pouvoir.

Après tout, il avait quand même eu le temps d'y réfléchir en l'attendant, le soir du jour du petit-déjeuner, doublement bourré, sur le canapé, et tel Sir Arthur Conan Doyle, après qu'il avait éliminé l'impossible (qu'Elle ait pu obtenir un double des clés de son concierge maniaco-dépressif), il pensait que ce qui restait, même improbable, devait être la vérité.

Et puis, même si Jérôme ne semblait se souvenir de rien, s'il semblait avoir tout oublié de ses rêves nocturnes, de la victoire de son vivant présent sur son mortel avenir et son sournois passé, son âme était si légère, son esprit si ouvert qu'il comprit immédiatement le langage du regard amusé et moqueur de Réglisse lorsqu'elle les trouva, rouges et essoufflés, devant sa porte.

Son regard parlait. Son regard disait : « T'es gonflée, ma fille! », « Pourquoi t'as pas utilisé ton super-pouvoir? », « Alors, tu les as eus ces putains de crustacés? », « Mort aux cons! » et « J'ai gagné, j'ai gagné, j'ai gagné! ».

Bien évidemment, et même si elle était persuadée que Réglisse et Jérôme étaient faits pour s'entendre, Elle était malgré tout un petit peu inquiète. Elle les aimait tant tous les deux qu'elle n'aurait jamais voulu choisir.

Elle n'avait jamais pu... choisir.

Elle n'avait jamais su... choisir.

Elle n'eut jamais à... choisir.

Bien évidemment, et même si Réglisse et Jérôme étaient faits pour s'écouter, Jérôme était lui aussi un petit peu anxieux. D'autant plus qu'il ne le savait pas encore. À ce moment-là. Qu'ils étaient faits pour s'écouter. Et s'entendre.

Jérôme n'osait pas vraiment entrer. Il regardait Réglisse avec, dans son corps, une étrange sensation de paix, de calme, presque de béatitude, démentie par le léger tremblement de son cœur.

Jérôme croyait encore qu'il devait faire bonne impression pour plaire aux amis d'Elle.

Très vite, Réglisse le rassura. Elle était conquise d'avance. Il était avec Elle. C'était plus que suffisant.

De toute façon, Réglisse se foutait d'être impressionnée. Voire même, elle se méfiait des gens qui font impression, bonne ou mauvaise.

Réglisse fut immédiatement séduite par Jérôme. Physiquement, il avait tout d'un doux. Un corps

longiligne, des traits mal taillés et des cheveux en bataille qui semblaient profiter d'une liberté récente. Mais surtout, lorsque Jérôme souriait à Elle, tout son visage s'illuminait et les fossettes qui encadraient sa bouche adoucissaient encore un peu plus ses traits.

Pour le reste, elle acceptait Jérôme pour ce qu'il était, ce qu'il n'était pas encore et ce qu'il ne serait jamais. Pas tout à fait pour ce qu'il avait failli être. Mais ce Jérôme-là n'avait jamais existé. Et n'existerait jamais plus.

Jérôme put donc se détendre et surtout commencer à savourer. La rencontre. La déguster. Comme il se doit. Comme il le leur devait. Sans retenue.

Il est vrai que les conditions de leur rencontre étaient optimales.

Réglisse avait doublé et remporté la mise et donc Réglisse était de très très bonne humeur.

C'était la première vraie journée de la future vie sans crabe de Jérôme et donc, lui aussi, se sentait vraiment bien. Surtout, il venait de se remettre intensivement au « sport » et à la cigarette et était particulièrement détendu.

La rencontre fut plus que bonne. Elle fut joyeuse. Enchantée. Sauvage. Ardente.

Réglisse se jeta sur un Jérôme qui paraissait beaucoup plus petit qu'elle, parce que, non

seulement Réglisse était déjà grande mais qu'en plus elle refusait catégoriquement de porter des chaussures avec moins de dix centimètres de talons.

Elle l'écrasa contre sa toute nouvelle poitrine, lui asséna deux énormes baisers tonitruants sur les joues et l'engouffra dans son appartement.

Jérôme était un peu étonné mais plutôt heureux de constater que la meilleure amie d'Elle était tout aussi libre et chaleureuse qu'elle.

Il n'essaya donc même pas d'être poli lorsqu'il félicita Réglisse pour l'élégance de sa tenue et évita d'évoquer la décoration, insolite, de son salon.

Ils furent définitivement conquis l'un par l'autre lorsqu'ils constatèrent qu'ils aimaient tous les deux, en vrac :

Elle, le thé rouge, le gin au jus de cactus, le soleil, les albums de Cosey, Elle, les livres de Romain Gary, de Claude Ponti, de Joseph Kessel, de Paul Auster, de Daniel Pennac, de Lemony Snicket et de Stefano Benni, les films de Frank Capra, de Julio Medem, d'Isabelle Nanty, de Roberto Benigni et de Mel Brooks, la musique de Lloyd Cole, d'Adam Cohen et de Raphaël, Elle, la guitare de Vincente Amigo, les olives aux anchois et des milliards d'autres choses.

Tout ce que Jérôme avait découvert seul et en cachette. Tout ce que Réglisse avait découvert grâce à ses affections et en pleine nuit.

Si Jérôme n'avait pas voulu découvrir le lupanar incroyable qu'habitait Réglisse pour mieux la connaître, si Elle et Réglisse n'avaient pas eu des millions de choses à se raconter, ils se seraient même installés devant un écran pour le reste du mois ou le restant d'une vie afin de se repasser leurs scènes de films préférées.

À côté d'Elle.

Comme depuis, comme toujours, ils auraient imité les différents acteurs, répété en chœur les différents dialogues, mimé les différentes scènes.

Sauf pour certaines que Jérôme préférait reproduire. Avec Elle.

AMITIÉ ONIRIQUE

Mais avant de laisser Jérôme partir à sa découverte décorative, Réglisse avait une dernière carte à abattre, un ultime combat – esthétique – à mener. Pendant qu'Elle était partie dans sa pièce préférée pour ne pas gêner la rencontre, Réglisse attrapa un Jérôme un peu étonné – entendant l'écho de ses gigantesques talons claquer sur le parquet – par le bras et l'entraîna dans sa chambre d'un pas décidé. Elle inspecta ses tiroirs et ses placards, jeta une partie de leur débordement sur son lit à baldaquin ultraviolet, puis se mit à détailler Jérôme des pieds aux épaules comme si elle cherchait à prendre ses mesures. Ce qu'elle faisait en effet.

Jérôme n'osait ni bouger ni parler. Habitué à être jugé et pris pour ce qu'il n'était pas, il sentait

que, pour une fois, l'inspection était salubre. Il préféra donc attendre calmement que Réglisse engage d'elle-même la discussion quand elle aurait fini. Après avoir rangé le mètre qu'elle avait dans les yeux, sans autre forme de procès, Réglisse déclara d'une voix veloutée ;

– Ça devrait coller !

– Qu'est-ce qui devrait coller ? demanda Jérôme d'un air faussement innocent.

Réglisse ne s'en laissa pas compter et insista :

– Tu le sais très bien. La taille. Ta taille. Notre taille. Je pense que c'est bon.

– Hum..., répondit Jérôme, qui trouvait Réglisse beaucoup plus grande que lui et surtout beaucoup plus féminine.

Mais c'était sans compter sur les échasses et le petit détail dont elle devrait encore s'occuper. Peut-être. Un jour. Plus tard. Pour l'instant, elle avait quelqu'un à rhabiller...

– Bon, déshabille-toi ! lui dit-elle d'un ton autoritaire.

– Quoi ? demanda-t-il faussement offusqué.

Réglisse leva ses longs yeux en amande divinement maquillés vers le ciel, qui, malheureusement, n'était encore qu'un plafond. Jérôme sourit. Il tenta une approche furtive vers la porte de la

chambre. Pas vraiment convaincante. Plus par jeu que pour attentat à la pudeur. Réglisse le rattrapa presto et lança :

– Tu m’as très bien comprise, Jérôme. Fais pas ta vierge effarouchée ! J’en ai vu d’autres. **À commencer par moi.** Allez, à poil, mec !

– Tu veux me rhabiller, c’est ça ?

– Bravo, miss Marple ! Enfin, pour l’instant, je veux surtout que tu te déshabilles. Je dirais parfait, trop parfait, je préfère conjuguer à l’imparfait quand il s’agit de fringues. Trop lisse. Trop respectable. Un seul commentaire : profondément chiant !

– Merci, répondit-il en faisant semblant de prendre la mouche.

– Mais de rien..., lui répondit-elle, d’une voix chocolatée à la fois moqueuse et tendre.

Jérôme lui obéit. Enfin, il s’écoula. Il partageait entièrement l’avis de Réglisse. Il détestait cet accoutrement copié-collé sur celui de ses anciens collègues, qui ne lui avait jamais correspondu, mais qui avait l’avantage de ne pas attirer l’attention et qui ne nécessitait aucune créativité.

Au fur et à mesure qu’il balançait ses vêtements sur le parquet améthyste de Réglisse, celle-ci les mettait directement dans un sac-poubelle. Jérôme se retrouva finalement en slip devant Réglisse. Il

suivit son regard et baissa les yeux sur la chose qui recouvrait d'un drapeau blanc son intimité.

En voyant l'air ahuri de Jérôme, mi-sceptique, mi-comique, Réglisse baissa la tête, essaya de se concentrer puis éclata de rire. Un rire prodigieux. Phénoménal. Libérateur. Elle se tire-bouchonnait, se bidonnait, se fendait la poire en deux.

Jérôme essaya de résister, de garder un minimum de sérieux, mais le rire de Réglisse avait toujours été contagieux et Jérôme l'attrapa. Il était lui aussi écrasé de rire.

Sur un dernier coup de bluff, il enleva cet ultime morceau de carapace avec panache, le fit tournoyer dans les airs avant de le jeter lui-même dans le sac-poubelle.

Réglisse était maintenant totalement convaincue. Jérôme avait arraché ses chaînes, jeté sa boussole, largué ses amarres. Elle avait adopté Jérôme. Même plus, elle l'aimait. Comme Elle. Enfin. Pas tout à fait. Car Réglisse aimait Elle plus que tout.

Réglisse tendit à Jérôme un boxer-short noir, un peu mode, un peu style. Parce qu'elle aimait ça. Sur elle comme sur lui. Elle lui trouva un jean parfaitement à sa taille. Des baskets rose et vert qu'Elle lui avait achetées et qu'elle n'avait que très peu portées – trop sobres, trop plates – et un col roulé.

En voyant le col roulé, Jérôme eut un imperceptible mouvement de recul que Réglisse perçut aussitôt. Le voile du passé recouvrit quelques secondes son visage avant de s'effacer. Le dernier souvenir d'une autre vie s'évanouit aussi vite qu'il était apparu. Et tous les autres avec lui. Définitivement. Le passé ne nuirait plus au présent. Jamais.

Parce que derrière sa bravade, Réglisse offrait sa sollicitude et sa compassion avec générosité, elle ne posa pas de questions. Elle soupçonnait la réponse. Elle rangea le col roulé et tendit un tee-shirt à Jérôme qui l'enfila dans un sourire.

Réglisse jeta un dernier coup d'œil, connaisseur et satisfait, à son œuvre, serra rapidement Jérôme dans ses bras et le ramena, consentant cette fois, dans le salon où Elle se trouvait déjà.

Celle-ci, lovée dans le canapé, les regarda entrer, en toute sérénité corporelle.

Réglisse observa Elle d'un air espiègle en attendant son avis. En pleine pêche aux compliments.

Elle fut charmée. Pas par la transformation vestimentaire, car elle n'y avait jamais accordé beaucoup d'importance. Pas autant que Réglisse en tout cas. Elle avait eu la chance de ne jamais en avoir eu besoin pour se définir. Mais par l'épanouissement qu'elle lisait dans les yeux des deux larrons en foire. Une entente divine.

Comblée, Réglisse libéra Jérôme et se jeta sur le canapé. Auprès d'Elle.

Pendant que Jérôme, poussé par une curiosité ressuscitée et pour laisser tranquillement les deux meilleures amies se raconter, partit visiter le reste de l'appartement, Elle et Réglisse reprirent leur conversation infinie au mot où elles l'avaient laissée la dernière fois.

Elle racontait la lutte, la rêverie, les portes, la devise, l'**orifice**, l'**enfant**, les **larmes**, la **multiplication** des crabes, la cuisine.

Jérôme découvrit un piano dans une chambre vide à côté de celle de Réglisse. Ses doigts se souvinrent. Les notes les chatouillèrent. Il ajusta le tabouret, s'assit et laissa ses mains glisser sur le piano. Cela faisait si longtemps. Il avait appris le piano, enfant, pour faire plaisir à ses crabes de parents, mais quand il avait commencé à trop aimer cela, il avait fallu arrêter pour se consacrer à quelque chose de plus constructif. Il avait vu les déménageurs repartir un matin avec sa boîte à musique, qu'il avait affectueusement prénommée Harmonie, et, malgré sa mémoire infinie, il avait fini par oublier qu'il l'avait un jour aimée. Il avait fini par oublier tout ce qu'il avait un jour aimé. Jusqu'à maintenant. Il commença à jouer

une berceuse des neiges. Les notes dansèrent dans la pièce, elles envahirent petit à petit toutes les pièces de l'appartement.

Elle contait. Jérôme jouait. Réglisse écoutait. Les deux. En même temps.

Après quelques heures, Jérôme finit par les rejoindre, laissant l'instrument se reposer. Ils parlèrent des secondes, des minutes, des heures, une nuit entière.

Ils fumèrent, ils burent, ils mangèrent, ils rirent en ne cessant de se raconter leur vie.

La lune les regardait par la fenêtre. La lune leur souriait.

Elle avait toujours eu une affection particulière pour les bavards de la nuit et une préférence marquée pour Réglisse.

La lune avait gonflé ses joues et avait appelé les étoiles à la rescousse. Toutes avaient été au rendez-vous. Toutes brillaient de toutes leurs forces pour les éclairer.

Pendant qu'ils parlaient, se confiaient, se découvraient. Recouverts de poussières d'étoiles. Incandescents. Impénitents.

Quelques bâillements plus tard, Jérôme et Elle eurent envie de laisser leurs yeux se refermer. Ils s'endormirent chez Réglisse, qui s'assoupit à son

Elle, pincés et dépendance

tour, par respect pour la symétrie de l'amitié onirique.

Jérôme et Elle se sentaient chez eux. Ils s'y installèrent. Le temps de...

Ils avaient décidé de rester là. En attendant. Le Moment. Le Moment était presque arrivé.

LE TEMPS DE...

Après avoir passé quelque temps avec Réglisse, Jérôme et Elle constatèrent qu'il était temps de partir.

Ils avaient attendu le Moment. Le Moment était arrivé. Le Moment avait pris la forme d'une nouvelle amie de Réglisse qui venait de rencontrer le sien (de moment) après avoir perdu le sien (de temps).

Elle avait épousé un crabe sans s'en rendre compte. Un déclic mal interprété. Elle avait été tellement bouleversée en le rencontrant qu'elle en avait confondu ses émotions. Dès l'instant où elle avait réalisé son erreur, c'est-à-dire quelques secondes après avoir dit « oui » à un ego encravaté déguisé en être humain, elle s'était enfuie.

En courant. À grandes enjambées. Dans la rue.
En soulevant sa robe de mariée.

À bout de souffle, elle s'était arrêtée dans une rue qu'elle ne connaissait pas, était entrée dans un immeuble qu'elle n'avait jamais vu et avait frappé, en pleurs, à une porte jaune citron qu'elle avait trouvée inspirante.

C'est ainsi qu'elle avait très naturellement atterri chez Réglisse qui ne la connaissait pas et qu'elle ne connaissait pas non plus.

Réglisse, qui avait toujours été contre les mariages mais pour les robes de mariées, l'avait accueillie comme il se doit : avec faste et luxure.

Celle qui s'était un jour appelée Marie et qui maintenant s'appelait Désirée avait appris beaucoup de choses inutiles mais indispensables grâce à Réglisse. Elle avait notamment appris à bannir certaines phrases de son vocabulaire comme « j'aime bien » et surtout l'affreux « je t'aime bien ».

En effet, dans une autre vie, Marie aimait bien les spaghettis, la piscine, les mouchoirs et le crabe.

Aujourd'hui, dans sa vraie vie, Désirée aimait. Elle aimait vraiment. Comme il se doit. Subversivement.

Elle, pinces et dépendance

Elle aimait notamment Réglisse, Jérôme, Elle, le *bloody mary* et le couscous. Et le reste, elle s'en foutait. Tout simplement.

Le jour où il se trouva que la robe de mariée était en train de devenir trop petite et que, du même coup, l'appartement de Réglisse aussi, Réglisse avait tout naturellement pensé au Moment de Jérôme et d'Elle.

Le Moment était là. Impatient. Au sein même du ventre de Désirée.

Toutefois. Avant de partir.

Jérôme avait encore une toute dernière chose à demander à Elle.

Il ne pouvait le faire qu'avec Réglisse et le marchand de vins. Comme témoins.

DÉCLARATION DIAPHANE

Tout se passa romantiquement et culinairement.

Jérôme avait préparé un repas avec des religieuses à la pêche melba en entrée, un soufflet d'anguilles sous roche à la noix de coco accompagné de bananes sautées à l'ambrosie pour plat principal (car en dépit de son expérience avec un certain singe indonésien, Elle adorait toujours les bananes) et de la poule aux œufs d'or au miel d'Alaska en dessert.

Le tout devait être arrosé de sangria et de *sexy beauty*³, pour la tomate et pour le sexe, les deux

3. 1/3 de vodka, 1/3 de jus de tomate, 1/3 de jus de cranberry, 2 cuillères à café de citron vert, 1 cuillère à soupe de sucre roux, 1 trait de parfait amour, sel et poivre aux épices.

choses qu'Elle préférait au monde. Ces élixirs avaient été préparés par le roi du shaker qui adorait contribuer à l'alcoolisme léger de ses voisins et qui adorait par-dessus tout Elle et ses sourires.

Désirée avait décidé d'aller récupérer les boissons et s'était rendue d'un pas alerte chez lui.

Dès que Jérôme et Elle s'étaient installés chez Réglisse, le marchand de vins s'était mis en branle et avait décidé de déménager rapidement avec son petit commerce sous le bras (enfin, sous les bras de ses frères, oncles, cousins et amis).

Il avait définitivement quitté le quartier-cimetière où il avait manqué de tomber dans le panier, lui aussi, et avait ouvert une alternative éthylique au pied de l'immeuble de Réglisse.

S'il n'avait pas décidé de ne jamais gagner d'argent sur leur soif, le spécialiste ès liqueurs serait probablement devenu millionnaire. Et n'aurait sûrement jamais déménagé.

Mais il avait choisi de leur devenir grisièrement indispensable. En toute gratuité.

Il connaissait les goûts de toute la petite bande et Désirée n'eut rien à préciser. Tout était prêt. Mais c'était la première fois qu'il la rencontrait. Dans le cas contraire, il l'aurait regretté. Sa vie entière. Mais, après lui avoir fait un premier instant gagner de l'altitude lorsque Désirée avait

franchi la porte de son laboratoire, ses yeux l'avaient ramené au sol, en se posant sur le ventre déjà désiré et l'avaient obligé à préciser :

– Bonjour, madame.

– Si peu...

– Pardon ?

– Pour le « madame », très peu. J'ai vu le titre arriver et je me suis enfuie.

– Mais vous avez gardé un souvenir, cli-gna l'imaginatif marchand.

– Essentiel.

– Évidemment.

Le marchand de vins n'était pas un beau parleur. Enfin, les mots ne lui avaient jamais été d'aucune utilité pour se faire comprendre. Il offrit d'abord un verre de Martini à la figue à Désirée, pour commencer en douceur. Quand celle-ci retira son gilet, il osa un punch au rhum à la cannelle méditerranéenne. Désirée abandonna ses chaussures et s'installa sur le sol de la boutique. Le découvreur de mélanges, prenant son courage à un verre, tenta le tout pour le tout et lui offrit un ballon de son fameux *black velvet*⁴. Désirée

4. 1/4 de vodka, 1/4 de porto, 2/4 de café chaud, 1 jaune d'œuf, 1 cuillère à café de crème fraîche, 2 pincées de noix de muscade, 1 soupçon de séduction rouge carmin.

s'épanouit définitivement. Il courut déposer les boissons devant chez Réglisse, envoya une pensée érotique à Elle et Jérôme, ferma sa boutique et rejoignit, à bout de soif mais le cœur fougueux, le sol de sa boutique.

Au même moment, Jérôme avait disposé des bougies à la tomate et des fleurs de vanille de Madagascar sur le sol de la cuisine.

Une fois la table habillée, le repas préparé et les potions du marchand récupérées, Jérôme s'était habillé avec les vêtements qu'Elle préférait, c'est-à-dire n'importe comment avec un nœud papillon vert à pois roses.

Jérôme était prêt à faire sa demande. Réglisse et le marchand de vins étaient délibérément absents. Élégamment invisibles. Subtilement ailleurs.

Il ne manquait plus qu'Elle.

Elle n'était au courant de rien si bien que dès qu'Elle arriva dans la cuisine de Réglisse et qu'elle trouva la table préparée par Jérôme, elle enleva ses vêtements. Tous à l'exception de sa culotte.

Pas qu'elle soit particulièrement pudique. Simplement, Elle préférait que ce soit Jérôme qui lui enlève. L'effet de surprise. Jérôme partageait son avis.

Jérôme sortit du salon pour retrouver la cuisine

et vit Elle en culotte assise à table en train de dévorer des yeux les religieuses qui, elles-mêmes, semblaient lui lancer des clins d'œil complices.

Jérôme se mit à genoux et lui demanda d'un air inspiré :

– Elle, veux-tu ne jamais devenir ma femme? Ne jamais te marier avec moi? Continuer à vivre dans le péché? Faire l'amour avec moi tous les jours, plusieurs fois par jour, toute la journée? À pied, à cheval et en voiture? N'accepter aucune frustration, aucun compromis? Ne jamais céder? Faire en sorte que la mort nous répare? Pour le meilleur et le meilleur et jamais pour le pire?

– Oui, lui dit Elle.

Elle aurait bien voulu ajouter autre chose. Elle aurait voulu trouver une phrase digne de l'amour qu'elle avait pour Jérôme mais elle ne trouva rien d'autre à dire que « Oui », alors Elle dit tout simplement « Oui ».

Puis elle se jeta dans les bras de Jérôme avant de se jeter, un peu plus tard, mais assez rapidement tout de même, sur les religieuses.

Jérôme était aux anges. Il souriait. Il regardait Elle sourire tout en dévorant les religieuses, le soufflet, les bananes et le miel avec les œufs mais sans la poule.

Elle, pincés et dépendance

Jérôme admirait Elle qui s'esclaffait en engloutissant la sangria et le *sexy beauty* dans lesquels elle décida finalement de tremper directement les bananes.

Jérôme était ébloui, étourdi, envahi, illuminé. Elle venait d'appuyer sur son interrupteur et il était clairement allumé.

Elle était ravie. Elle n'était pas prête d'éteindre cette lumière.

Jérôme attendait qu'elle eût fini pour la dévorer et l'engloutir enfin. Elle.

Parce que bon, le sucre, c'était toujours pas son truc alors que le sexe d'Elle...

DU BONHEUR À L'ÉTAT BRUT

Après avoir décidé de ne jamais se marier et d'adopter, plus tard, peut-être, des enfants de toutes les couleurs, Elle et Jérôme partirent en non-lune de miel.

Leur première étape fut tout naturellement de rendre visite aux parents d'Elle.

Le voyage fut particulièrement rapide. Car, si Elle ne pouvait faire bénéficier personne de son pouvoir, n'importe qui pouvait en bénéficier pour se rendre avec elle chez ses parents.

Il suffisait simplement de le vouloir. Et Jérôme le voulait. Intensément.

Elle savait maintenant que Jérôme savait. Et Jérôme savait qu'Elle savait qu'il savait.

Si bien que moins d'une seconde après que

Jérôme avait accepté de rencontrer les parents d'Elle, il se retrouva devant eux.

Enfin « devant eux » est un bien grand mot.

Disons que Elle se retrouva devant ses parents, les embrassa et se mit à leur parler.

Jérôme, lui, ne se retrouva devant personne au milieu de rien. Le vide absolu. Le Néant.

Il voyait seulement Elle à ses côtés. Elle était agitée, visiblement ravie et en grande conversation avec le Néant.

Jérôme ne voulait surtout pas passer pour un rabat-joie et décevoir Elle.

Alors il essayait de regarder là où elle regardait et de prendre un air inspiré.

Certes, Elle et ses parents se rendirent rapidement compte que Jérôme ne voyait absolument rien, mais ils ne s'en inquiétèrent pas pour autant.

Parce que presque rien n'inquiétait Elle et ses parents. Mais aussi, parce qu'ils savaient que les gens comme Jérôme, ceux qui avaient cessé de croire et de rêver pendant trop longtemps et s'étaient laissés engloutir par un passé dévastateur, mettaient toujours un peu temps avant d'arriver à les voir.

C'est ainsi, que, petit à petit, Jérôme aperçut quelques objets.

Il aperçut tout d'abord une chaise.

Jérôme n'en crut pas ses yeux et surtout, ses yeux ne voulurent pas le croire. Pourquoi, parmi toutes les choses et surtout toutes les personnes qui l'entouraient, fallait-il que sa première vision soit celle d'une chaise ? Pourquoi pas les yeux de la mère d'Elle ? Ou les pieds de son père ? Pourquoi une stupide chaise ?

Jérôme était vexé. Jérôme se remettait en question.

Seuls Elle et ses parents savaient que c'était un bon début et surtout qu'ils allaient bientôt pouvoir passer à table.

Après la chaise, Jérôme vit d'autres chaises, puis une table autour de laquelle ils purent prendre place pour déjeuner.

Très vite, les couverts apparurent, puis les plats dans les assiettes et les boissons dans les verres.

Chacun avait un plat différent adapté à ses goûts.

Chacun buvait la même chose pour rendre hommage à la rencontre.

Jérôme observait les couverts se déplacer dans l'air, les aliments et le vin disparaître dans le Néant.

Il écoutait Elle parler aux couverts volants mais n'arrivait toujours pas à comprendre ce que ces derniers lui répondaient.

Il forçait ses yeux, se désespérait de ne rien voir apparaître de nouveau et n'osait proférer un mot.

Puis, soudain, après quelques verres, à un moment où il n'y croyait plus, peut-être justement parce qu'il n'y croyait plus, une main apparut.

Une main gracile et blanche. Une main de femme. À quelques centimètres de la main, sur sa gauche, un œil, noir et moqueur, le regardait. Jérôme rougit et plongea aussitôt la tête dans ses chipirons à l'encre.

Lorsqu'il la releva, l'œil n'était plus seul. Trois regards, c'est-à-dire six paires d'yeux l'observaient malicieusement. Deux sourires étaient en train de se dessiner en même temps et de rejoindre celui d'Elle.

Jérôme ne put s'empêcher de leur renvoyer le sien.

Son sourire fut comme un coup de projecteur, une lampe de 10 000 watts. Tout s'éclaira.

Jérôme vit les parents d'Elle assis en face de lui. Il vit la bibliothèque derrière eux, le sol, les murs, les portes.

Il se retrouva dans la plus classique des salles à manger en train de déjeuner. Loin du Néant. Presque de retour sur la terre molle.

Elle partit d'un très joli éclat de rire. Sa mère la suivit. Son rire était cristallin, translucide, intouchable. Un énorme rire envoûtant et tonitruant les rejoignit. Et Jérôme fut vite, lui aussi, mort... de rire.

Puis, la conversation reprit. Comme si de rien n'était. Comme si Jérôme avait toujours été parmi eux. L'ouïe lui était revenue avec la vue.

Il entendait tout, comprenait tout.

Et surtout, il se mit à parler. Librement. Facilement.

Les mots sortaient de sa bouche comme s'ils y avaient été enfermés trop longtemps.

Les parents d'Elle le regardaient en souriant et en acquiesçant. Jérôme faisait maintenant partie intégrante du Néant, qui n'en était déjà plus un.

Jérôme était heureux. Sans raison. Jérôme était donc profondément heureux.

Elle et Jérôme partirent avant de dire « au revoir » à Celle et Celui.

Celle et Celui les embrassèrent avec effusion, les serrèrent fort dans leurs bras avant de disparaître sans un mot. Sans circonvolution. Sans complication. Il était seulement temps pour eux de passer à des choses encore moins sérieuses.

Jérôme vit tout disparaître à l'envers : les parents d'Elle, les portes, les murs, le sol, la bibliothèque, les couverts, la table, les chaises, la chaise...

Elle, pincés et dépendance

Jusqu'à ce que Jérôme ne voie plus qu'Elle.

À ses côtés.

Au milieu de nulle part.

En redescendant, Jérôme et Elle aperçurent un petit diable en train de calmer un minuscule volcan en éruption. Le petit démon sourit à Jérôme et envoya un baiser à Elle. Elle lui rendit si vite que leurs deux baisers se croisèrent et se saluèrent en soulevant leurs sombreros avant que chacun n'aille exploser sur la joue de l'autre.

Après des années de voyage, en bas et en haut, à droite et à gauche, dedans et dehors, Jérôme et Elle se posèrent sur l'Île rouge, le pays du Sud dans lequel Réglisse avait décidé de s'installer.

Parce que Réglisse était enfin d'origine.

DES LENDEMAINS QUI CHANTENT

Réglisse partit donc vivre dans son nouveau pays d'origine. Elle y trouva ses amoureux qui aimaient les vraies femmes et qui donc aimèrent Réglisse tout de suite et comme jamais, sans s'embarrasser du plus petit détail (pas si petit que ça quand même).

Réglisse avait enfin trouvé un fruit défendu à son goût et égale à elle-même, elle avait mordu dedans sans hésitation sinueuse. Depuis, elle passait une grande partie de son temps à se lécher les lèvres.

Réglisse et ses amoureux n'adoptèrent pas d'enfants car Réglisse ne voulait pas en entendre parler, mais des enfants les adoptèrent ce qui revenait presque au même.

M^e Seriamente s'en alla de son monde éphémère comme tout le monde : les mains vides.

Sans même avoir vécu.

Il mourut d'une crise cardiaque, au cours d'une partie de golf, alors qu'il venait de signer le plus gros contrat de sa carrière.

Une émotion mal gérée.

Il avait tout juste eu le temps de penser à lui. Avant de s'écrouler. Intégral.

Comme son client eut peur des répercussions de ce drame sur son parcours, il abandonna le défunt M^e Seriamente sur le sien.

Le corps de feu M^e Seriamente ne fut découvert que plusieurs jours après par le jardinier. Comme il l'expliqua à ses collègues, il n'avait vu au départ qu'un liquide adipeux s'écouler de deux grosses lèvres et une fermeture Éclair ouverte. Il lui avait fallu quelques instants pour comprendre que cette bave et ce garde-à-vous étaient en fait les derniers d'un homme.

Mort.

Le marchand de vins ne quitta pas son alternative. Son besoin toujours plus pressant de Désirée l'avait conduit à élargir son commerce de liquides. Le lait s'était révélé un singulier ingrédient.

Grisés, ils avaient décidé de multiplier leurs mélanges. De ces recettes étaient nées quatre petites

Elle, pincés et dépendance

compositions d'amour, fines buveuses comme leur père, fines coureuses comme leur mère.

Dès le berceau.

Les parents d'Elle mirent au monde une nouvelle petite fille et dans un sursaut d'imagination, ils la nommèrent Léo.

Ils lui donnèrent le super-pouvoir de raconter des histoires rocambolesques à qui voulait bien l'écouter.

Ce pouvoir eut, toutefois, quelques répercussions négatives sur sa vie affective car elle développa une fâcheuse tendance à confondre ses vies rêvées avec la réalité.

Les parents de Jérôme, après la disparition de leur fils unique, furent étonnés de se sentir soulagés.

Ils devinrent les heureux parents de plusieurs petits comptes bancaires qui grandissaient de jour en jour sans leur poser l'ombre d'un souci.

Jérôme était finalement redevenu celui qu'il avait toujours été. Un rêveur qui croyait que l'amour, l'amitié, le Père Noël, les farfadets et Elle existaient.

Elle resta ce qu'elle avait toujours été. Elle.

ÉPILOGUE

Souris ou saigne

Souris aux drames

La tête en arrière

Soledad!

Souris aux hommes

Souris aux flammes

La tête en arrière

Soledad!

Au pied du mur ta vie fera l'affaire

Palais ou cimetière!

Crie! Juste pour voir

Luke, i Soledad!

Une allée graveleuse.
Un soir.
Une douce et mélancolique lumière orangée.
Un couple qui se tient fermement par la main
comme pour s'empêcher l'un l'autre de tomber.
Plus si jeunes.
Pas si vieux non plus.
Ils regardent dans la même direction.
Une pierre.
Grise et terne.
Quelques fleurs.
Quelques mots.
Ci-gît notre fils bien aimé.
Mort trop tôt.
Que la mort lui soit douce et qu'il y trouve ce qu'il
n'a pas pu trouver ici-bas.

Six kisses under.

*Il n'est guère facile de vivre après la mort.
Il faut parfois pour cela perdre toute une vie*

Stanislaw Jerzy Lec, *Nouvelles pensées échevelées*

Achévé d'imprimer en mars 2007
par l'Imprimerie France Quercy
à Mercuès (46)
Dépôt légal : janvier 2007
N° d'impression :
(Imprimé en France)